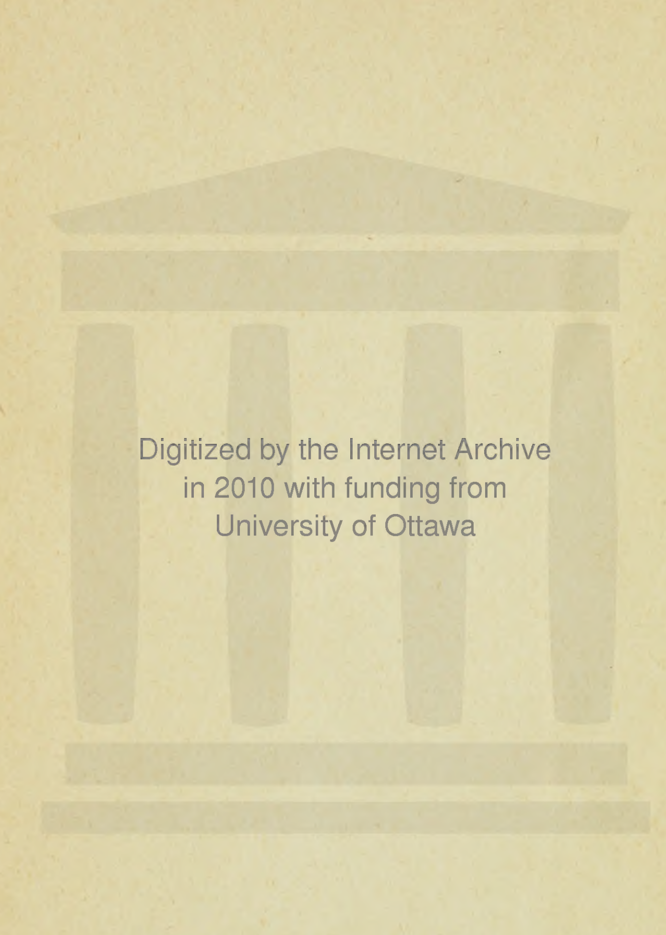

3 1761 07998638 6


Librairie E. Droz
Livres d'érudition
Histoire littéraire
Philologie
25, Rue de Tournon, Paris





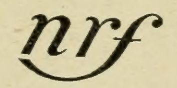
GEORGES DUHAMEL

DANS L'OMBRE DES STATUES

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur la scène du théâtre national de l'Odéon, le 26 Octobre 1912

Troisième édition



Librairie Gallimard

DANS L'OMBRE DES STATUES

DU MÊME AUTEUR

VIE DES MARTYRS, 1914-1916. *Mercure de France.*

CIVILISATION, 1914-1917 (PRIX GONCOURT 1918) *Mercure de France.*

LA POSSESSION DU MONDE. *Mercure de France.*

ENTRETIENS DANS LE TUMULTE. *Mercure de France.*

COMPAGNONS. *Éditions de la Nouvelle Revue Française.*

LA LUMIÈRE. *Figuière.*

LE COMBAT. *Mercure de France.*

DANS L'OMBRE DES STATUES. *Éditions de la Nouvelle Revue Française.*

L'ŒUVRE DES ATHLÈTES. *Editions de la Nouvelle Revue Française.*

LES POÈTES ET LA POÉSIE. *Mercure de France.*

PAUL CLAUDEL, suivi de PROPOS CRITIQUES. *Mercure de France.*

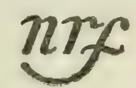
GEORGES DUHAMEL

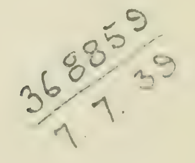
DANS L'OMBRE DES STATUES

PIÈCE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LA SCÈNE DU THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON, LE 26 OCTOBRE 1912

TROISIÈME ÉDITION





PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME. 1920

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VERGÉ D'ARCHES RÉIMPOSÉS ET NUMÉROTÉS A LA PRESSE



A ANDRÉ ANTOINE

PERSONNAGES

Robert Bailly	M.M.	Jean Hervé.
Alain Mostier		Desjardins.
Hilaire		Denis d'Inès.
Le Conseiller Treuillebert		Vilbert.
Alfred Guillermoz . . .		Coste.
Eloi		Jean d'Yd.
Le docteur Pillet . . .		Malavié.
Le délégué Lévié. . . .		Dervigny.
Le rédacteur		Bonvalet.
Les autres délégués		
Madame Caroline Bailly.	Mmes	Van Doren.
Alice		Blanche Albane.



ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

DÉCOR DES TROIS ACTES

La bibliothèque. Au fond, vaste porte donnant, par une galerie intermédiaire, accès dans le grand salon. Au fond et à gauche, petite porte. Au fond et à droite, porte des appartements de Mme Caroline Bailly. A droite, au premier plan, grande fenêtre obstruée à l'extérieur par les feuillages du jardin. A gauche et encadrée par une disposition architecturale particulière, statue en bronze sombre d'Emmanuel Bailly, sur un socle de marbre noir. — Les murs sont complètement recouverts de livres. Une galerie, commandée par des escaliers intérieurs, règne à mi-hauteur tout autour de la pièce. Tentures et tapis havane foncé. Fauteuils, pupitres, meubles de lecture. Grande table de travail à droite. Ordre et majesté.

SCÈNE PREMIÈRE

HILAIRE, ELOI.

ELOI (*livrée havane*) *entre, portant une liasse de papiers.* HILAIRE *le suit.* HILAIRE *est un vieux petit homme chauve et rasé. Il porte une*

longue redingote luisante aux coutures. Il tient une minuscule serviette de percaline et un haut de forme démodé. — HILAIRE *prononce naturellement tous les* e *fermés comme des* e *graves.*

ELOI

Vous pouvez attendre ici.

HILAIRE

Merci ! merci ! Ah ! voilà bien des livres...

ELOI

C'est la bibliothèque. Il y a du monde dans toutes les pièces aujourd'hui. Attendez dans la bibliothèque.

HILAIRE

Je ne suis pas mal ici.

ELOI, *classant les papiers dans de larges casiers.*

D'ailleurs, vous ne serez pas reçu.

HILAIRE

Le pensez-vous sérieusement, Monsieur ?

ELOI

Je pense toujours sérieusement.

HILAIRE

Ah ! bien, Monsieur. (*Un temps.*) Vous rangez encore des journaux.

ELOI

Ce ne sont pas des journaux, ce sont des revues.

HILAIRE

Ce n'est pas la même chose ?

ELOI

Je ne peux pas vous expliquer : c'est trop difficile.

HILAIRE

Ah ! bien... Monsieur. Qu'est-ce qui vous fait croire que M. Bailly ne voudra pas me recevoir ?

ELOI

Monsieur ne peut pas recevoir tout le monde. Monsieur travaille, Monsieur étudie. Mais il y a Monsieur Mostier...

HILAIRE

C'est que j'ai quelque chose à dire à Monsieur Bailly.

ELOI

Mais, précisément, tout le monde a quelque chose à lui dire.

HILAIRE

Je suis déjà venu cinq fois...

ELOI

Oh ! vous n'allez pas vous figurer que c'est ma faute, si l'on ne peut pas vous recevoir.

HILAIRE

Certes non, Monsieur.

ELOI

Vous n'êtes pas raisonnable. C'est aujourd'hui que vous revenez ! Aujourd'hui ! Vous savez bien qu'on inaugure demain le grand monument. Depuis un mois nous n'avons plus une seconde de repos et nous ne nous appartenons plus ici. (*Ouvrant et fermant les cartons avec violence.*) Tenez, tenez, à cause de vous, je ne sais déjà plus ce que je fais et je mets les choses où il ne faut pas les mettre. Aujourd'hui, vous feriez mieux de vous en

aller. Vous reviendriez dans quatre ou cinq semaines... Non ? vous ne voulez pas ? C'est votre affaire... Qu'est-ce que j'ai fait de votre carte ? Ah, voilà ! Hilaire... Hilaire, tout court, c'est singulier. Hilaire ! ce n'est presque pas un nom...

HILAIRE

A vrai dire...

ELOI

Il faut écrire sur la carte l'objet de la visite ; c'est l'habitude.

HILAIRE

Je ne peux pas, Monsieur, je ne peux pas.

ELOI

Eh bien, dites-moi ce qu'il en est, et je verrai s'il est nécessaire d'en parler à Monsieur Mostier, ou à Monsieur Guillermoz, qui pourrait, le cas échéant, en faire part à Madame...

HILAIRE, *inquiet.*

Je ne peux rien dire, Monsieur. C'est une affaire fort grave, sans doute, et qui ne me

concerne pas personnellement... Je ne peux rien dire.

ELOI

Allons, je vous connais. Société d'Encouragement, hein ? Comité de patronage, hein ? Membre honoraire ? Il ne faut pas me cacher ça. Et combien la cotisation ?

HILAIRE

Monsieur, je vous assure...

ELOI

Oh ! mais, savez-vous, tout cela m'est parfaitement égal. Il faut que vous connaissiez bien peu la maison, pour demander à voir Monsieur en personne. Moi, je n'agis que dans votre intérêt. Asseyez-vous ici, sur la chaise. Sur la chaise seulement, si ça ne vous fait rien... (*Un temps.*) En général, si c'est pour une affaire relative au père de Monsieur, c'est au secrétaire, Monsieur Guillermoz, qu'il faut s'adresser... S'il s'agit des fêtes et de l'inauguration du monument Emmanuel Bailly, c'est Monsieur Mostier qui s'en

occupe... Ah ! s'il s'agit de quelque chose touchant la famille, Madame pourra vous recevoir à la rigueur...

HILAIRE

A vrai dire, c'est à Monsieur Robert Bailly en personne...

ELOI

Mais, cher Monsieur, Monsieur Robert Bailly ne s'occupe de rien. Mais où est votre carte ? Je ne sais jamais ce que je fais de votre carte.

HILAIRE

Vous l'avez posée sur la petite console dorée, à côté de la fenêtre.

ELOI

Oui, c'est vrai. Hilaire ! tout court ! Monsieur Hilaire ! c'est singulier...

HILAIRE

Ce sont des cartes gravées. Passez le doigt...

ELOI

Oh ! je sais bien, je sais bien.

HILAIRE

J'en ai fait tirer un cent... Ça ne fait pas mal.

(*Entre* Mostier, *soixante ans*, *calvitie*, *barbiche et moustache blanche ; grand*, *mince*, *correction*, *élégance*.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MOSTIER.

MOSTIER, *à* Eloi, *après avoir jeté un regard vers* Hilaire.

Monsieur Guillermoz est-il ici ?

ELOI

Il est aux archives, Monsieur.

MOSTIER

Vous irez l'y chercher. Où avez-vous mis la délégation ?

ELOI, *montrant la porte du fond.*

Là, dans le grand salon.

MOSTIER

Monsieur le conseiller Treuillebert est-il arrivé ?

ELOI

Il s'entretient avec Messieurs les délégués.

MOSTIER, *à voix basse, montrant* HILAIRE.

Qu'est-ce que c'est que ce bonhomme ?

ELOI

Voilà sa carte. Il veut absolument voir Monsieur Bailly.

MOSTIER, *léger mouvement d'épaules.*

Oh ! mais c'est impossible.

ELOI

Je le lui ai dit, mais voici la cinquième fois qu'il vient depuis huit jours.

MOSTIER

Hilaire ! Hilaire ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Allez chercher Monsieur Guillermoz. Je recevrai les délégués ici.

ELOI

Et... ce monsieur ?

MOSTIER

Ne vous inquiétez pas. Allez ! allez !

(*Sort* Eloi.)

MOSTIER, *roide*, *vers* Hilaire.

Que désirez-vous, Monsieur ?

HILAIRE

Je désirerais parler en particulier à Monsieur Robert Bailly.

MOSTIER

Pour quel motif, s'il vous plaît ?

HILAIRE

C'est une chose... une chose qui ne m'appartient pas, à vrai dire...

MOSTIER

Monsieur, je suis un vieil ami, le plus vieil ami de la famille Bailly, et je pense qu'à ce titre...

HILAIRE

Oh ! mais je ne peux pas, je ne peux vraiment pas.

MOSTIER

Vous m'étonnez, Monsieur. La confiance

que m'a, pendant toute sa vie, témoignée Emmanuel Bailly dont j'ai été le compagnon fidèle et je pourrais dire presque le conseiller, cette confiance peut vous être une garantie de ma discrétion et, si j'ose dire, de ma qualité à être mis au fait de cette affaire.

HILAIRE

Je suis bien confus, mais...

MOSTIER, *sec.*

J'ai tous les regrets, Monsieur, mais vous ne pourrez être reçu ni aujourd'hui, ni demain, ni fort probablement aucun des jours de cette quinzaine. Je vais sonner pour vous faire reconduire...

HILAIRE

Monsieur, il faut que je reste, aujourd'hui. Mais, je peux attendre, je ne suis pas trop pressé...

MOSTIER, *revenant.*

Voyons, vous n'êtes pas sans savoir qu'on inaugure demain le monument élevé par souscription nationale à Emmanuel Bailly.

Les soucis qui accablent Robert Bailly à la veille du jour où le génie de son illustre père est l'objet d'une si grandiose manifestation, ces soucis, comprenez-le, Monsieur, sont de nature à me faire fermer sa porte aux importuns. Je suis... Alain Mostier. Vous savez peut-être que j'ai été, pendant trente ans, l'ami, le secrétaire, et le collaborateur du grand écrivain dont on va demain fêter la mémoire. Vous admettrez donc, Monsieur, que j'aie quelques raisons de vous recevoir moi-même, et d'épargner votre visite à Robert. (*Silence têtu.*) Voyons, qui êtes vous, Monsieur, et par quel hasard vous trouvez-vous dans cette bibliothèque ?

HILAIRE

Je ne sais pas, Monsieur ; le domestique m'a fait entrer ici.

MOSTIER

Mais qui êtes-vous ? Je ne peux pas prendre sur moi de vous faire attendre sans plus ample informé.

HILAIRE, *tirant une autre carte.*

Hilaire... je suis Hilaire... voilà ma carte.

MOSTIER

C'est vrai, je sais. Gardez votre carte.

HILAIRE

Oh ! je ne suis pas à une carte près : j'en ai fait tirer un cent.

MOSTIER

Hilaire... c'est singulier.

HILAIRE

Vous trouvez, Monsieur... A vrai dire...

(*Entrent* GUILLERMOZ *et* ELOI.)

SCÈNE III

LES MÊMES, GUILLERMOZ, ELOI.

MOSTIER, *vivement, à* GUILLERMOZ.

Vous avez découvert les brouillons de ce discours ?

GUILLERMOZ

J'en ai les dix premières feuilles, toutes marquées par vous au crayon rouge.

MOSTIER, *prenant les feuilles.*

C'est ça. (*Il parcourt rapidement les papiers.*) " Cette solitude est la plus chère conquête... " C'est plus loin, plus loin. " Osez donc dire que vous ne devez point votre plus effective certitude... " Voilà, voilà ! Donnez-moi votre crayon, Guillermoz : " Osez dire, osez donc dire... " Jusqu'à "... Telle que vous l'avez désirée, et plus majestueuse peut-être. " C'est cette phrase-là. Voulez-vous mettre ces papiers bien en vue sur la table, Alfred ?

GUILLERMOZ

Vous n'aurez pas besoin des autres feuillets?

MOSTIER

Non. Vous pouvez les épingler à part et les ranger. Qui s'est occupé des fleuristes, ce matin?

GUILLERMOZ

Mademoiselle Alice les reçoit en ce moment.

MOSTIER

C'est bien. Laissez ce soin à ma nièce. C'est autant de fait, et de bien fait.

GUILLERMOZ

Voulez-vous qu'on fasse venir Treuillebert et toute sa bande ?

MOSTIER

Cela vaudrait mieux. Il y a, dans la galerie, Brüchner avec les épreuves de sa cantate ; il est là depuis huit heures. Je ne sais qu'en faire. Surtout, qu'on ne le fasse à aucun prix entrer dans le salon de musique : il révolutionnerait encore l'hôtel !

GUILLERMOZ

Ça lui donnerait de la distraction...

MOSTIER

Oui, mais ça m'agace. Eh bien, où allez-vous, Eloi ?

ELOI, *qui sort.*

Je vais recevoir le tailleur et lui dire d'attendre.

MOSTIER

Allez, mais ne traînez pas : j'ai besoin de vous sentir là. (*Sort* ELOI.) Certainement,

Treuillebert en aura pour une demi-heure ; on va le faire entrer.

GUILLERMOZ

Alors, sans perdre un moment. (*Il remonte, puis revient vivement vers* Mostier *et lui désigne* Hilaire.) Vous avez encore besoin de garder ce monsieur ici ?

MOSTIER

Quel monsieur ?

GUILLERMOZ

Là, l'homme à la serviette de percaline.

MOSTIER

C'est vrai ! Oh ! mais il m'embête, celui-là. Il n'y a personne dans le cabinet des manuscrits ?

GUILLERMOZ

Non, je viens de le traverser. Mais vous savez qu'il y fait bien sombre.

MOSTIER

Tant pis, tant pis ! (*Redescendant vers* Hilaire.) Vous désirez toujours attendre, Monsieur ?

HILAIRE

Si cela ne vous incommode pas, si vous n'y voyez aucun inconvénient...

MOSTIER

Aucun, aucun. Venez par ici. Venez vite, venez, entrez, Monsieur, et veuillez attendre le moment où il sera possible à Monsieur Bailly de vous recevoir.

HILAIRE, *disparaissant.*

Oh ! j'attendrai.

MOSTIER

Et maintenant, au tour de Treuillebert.

GUILLERMOZ, *ouvrant la grande porte du fond.*

Voulez-vous entrer, Messieurs ?

(LA DÉLÉGATION *pénètre dans la bibliothèque*, TREUILLEBERT *en tête.*)

SCÈNE IV

MOSTIER, GUILLERMOZ, TREUILLEBERT, LE DOCTEUR PILLET, LE DÉLÉGUÉ LÉVIÉ, LES AUTRES DÉLÉGUÉS.

MOSTIER

Vous nous excuserez, Messieurs, d'un retard...

UN DÉLÉGUÉ

...D'un retard grâce auquel nous demeurons plus longuement sous un illustre toit.

MOSTIER, *tirant sa montre.*

Il est actuellement neuf heures vingt, et Monsieur Robert Bailly sera sans nul doute de retour à neuf heures trente. Vous m'avez bien dit, Monsieur Treuillebert, qu'il vous serait agréable de voir ce matin Monsieur Bailly ?

TREUILLEBERT, *gras, essoufflé, congestionné ; le parler bafouilleur d'un homme qui a la bouche gâtée.*

Il me serait agréable, certes, pour des

raisons d'éloquence, si je puis dire, de voir ce matin Monsieur Bailly.

MOSTIER

Eh bien, pour tromper les minutes d'attente, vous plairait-il, Monsieur le conseiller, de reprendre à haute voix les parties essentielles de votre discours ?

TREUILLEBERT

Cher Monsieur, c'est chose fort simple. (*Il tire une liasse de la poche intérieure de sa redingote.*) J'en peux faire une lecture complète.

MOSTIER

Nous ne voudrions pas abuser, vraiment. Mais, les toutes premières périodes, par exemple...

TREUILLEBERT

Voyons auparavant si j'ai bon souvenir du dispositif général. Le monument est là, à ma gauche. (*Il déplace un fauteuil et le pousse à sa gauche.*) Moi, je suis sur la première marche. (*Il cherche, des yeux, autour de lui.*) Auriez-vous un petit banc, quelque chose ?

MOSTIER

Estimez-vous absolument indispensable ?

TREUILLEBERT

Ce n'est pas inutile. (*Il trouve un petit banc et le place devant lui.*) Ces messieurs de la Société sont rangés derrière moi. (*Il regarde par-dessus son binocle les délégués qui suivent l'indication et se groupent.*) Laissez un peu d'espace... un peu plus, croyez-moi. Monsieur le docteur Pillet, vous demeurez ici-près, pour la palme de vermeil. (*Il lui donne un journal plié.*) Tenez, voici la palme.

LE DOCTEUR PILLET

Je vous la passe au moment même où vous dites " Un rameau de laurier à cet admirable front... "

TREUILLEBERT

A ce moment-là, je dois déjà l'avoir. Donnez-la moi sur le départ de ma péroraison : " Cette austère et grandiose figure... " vous savez bien, vous savez bien, cher docteur...

MOSTIER

Mais, n'ayez crainte, Monsieur le conseiller : tous les détails de la cérémonie sont fixés par le commissaire général, et quant à moi, je me fais fort...

TREUILLEBERT

Ce que j'en dis, c'est pour moi-même, cher ami. Il faut aider à la mémoire et à l'éloquence. Voilà : sur la fin de l'hymne, je me lève. (*Il monte sur le petit banc.*) Et je parle. (*Silence.*)

MOSTIER

Parlez, Monsieur le conseiller.

TREUILLEBERT, *ton oratoire.*

" C'est avec une émotion profonde que je prends la parole en ce lieu, en ce jour, et dans cette occasion. Voici que me reviennent en même temps l'honneur et la tâche de faire, ici, l'éloge d'un génie, peut-être le plus grand, et assurément le plus fécond, de tous ceux qui ont honoré un siècle entier d'humanité. Honneur périlleux ! tâche acca-

blante ! Que peut ma faible voix quand cinquante ouvrages éternels sont là pour dire la gloire du maître ? Quels accents trouver pour honorer une si haute mémoire, après les paroles énergiques, simples et profondes d'un ministre... " (*A* MOSTIER.) Vous savez, cher ami, que je ne peux pas faire autrement au sujet de Le Huquier : c'est une affaire personnelle que je vous expliquerai...

MOSTIER

Oh ! mais tout ce que vous dites est fort bien.

TREUILLEBERT, *poursuivant.*

" ... d'un ministre auquel le pays doit un essor et une prospérité artistiques sans exemple ? A quelle éloquence recourir après les savants et admirables développements dont un maître de la parole a bien voulu nous faire les auditeurs charmés ? J'ai nommé Monsieur Léopold Grandard qui a parlé au nom de la première et de la plus illustre compagnie de notre Etat... " (*A* UN DÉLÉGUÉ.)

C'est vous, Lévié, qui avez des renseignements sur le discours de Grandard ?

UN DÉLÉGUÉ

Non, non, c'est moi. Le petit Coltas m'en a passé les feuillets. C'est joli, c'est pas très long, c'est un peu gâteux...

TREUILLEBERT

Ah bien ! je continue.

MOSTIER

Si vous voulez bien, nous avons un temps si limité...

TREUILLEBERT

Voilà. " Quelle corde faire encore vibrer après les phrases si nobles, si émouvantes et si émues que vient de prononcer à cette place même le doyen des poètes de ce temps, l'auteur admiré de l'*Archet de Béryl*, le compagnon, l'ami du grand disparu dont s'élève ici la hautaine effigie ?... "

(ELOI *est entré sans bruit, dès le début de la période de* TREUILLEBERT *pendant laquelle s'échangent les répliques suivantes.*)

ELOI, *à* GUILLERMOZ.

S'il vous plaît, Monsieur : revers de soie ou revers de satin à l'habit de Monsieur Bailly ? Le tailleur attend.

GUILLERMOZ

Chut, chut, ça ne fait rien.

ELOI

Oh ! mais si, ça fait quelque chose. (*Il se glisse vers* MOSTIER, *et à voix basse.*) Monsieur ! ce sont toujours les revers de soie à l'habit de Monsieur ?

MOSTIER, *à voix basse.*

Revers de satin, vous entendez, de satin...

TREUILLEBERT, *s'interrompant à cet instant précis.*

Mais, cher ami, cher ami, vous n'écoutez plus !

MOSTIER

Je vous demande pardon, Monsieur le conseiller, vous disiez justement : " le grand disparu dont s'élève en cet endroit la magnifique statue..."

TREUILLEBERT

Mais non, mais non ! Je dis " la hautaine effigie ". C'est autre chose, remarquez-le, autre chose que votre magnifique statue ! Je continue... (*On entend soudain, tout proche, un grand tumulte d'orgue.*) Qu'est-ce que c'est que ça, cher ami ? Mais on ne s'entend plus ! (LES DÉLÉGUÉS *murmurent.*)

MOSTIER, *à* GUILLERMOZ.

Ça y est ! Brüchner est entré dans le salon de musique. (*A* TREUILLEBERT.) Ne faites pas attention ! C'est le Professeur Brüchner qui esquisse les premières mesures de sa cantate. Il y a erreur. On va faire cesser. (*A* GUILLERMOZ *et bas.*) Alfred, mon ami, allez faire taire ce furieux de Brüchner. Dites-lui qu'il y a, ici, des gens qui ont besoin de silence. (*A* TREUILLEBERT.) Vous allez pouvoir continuer, Monsieur le conseiller. Vous n'oubliez pas, bien entendu, les quelques mots dont nous sommes convenus au sujet de Robert, de Monsieur Robert Bailly... vous savez bien ?

(Guillermoz *sort. Le bruit de l'orgue va cesser sur ce temps.*)

TREUILLEBERT

J'y arrive, j'y arrive précisément. Oh ! c'est fort délicat de retrouver son mouvement... (*Vite.*) " J'aurai ce courage, j'aurai cette audace ! Trop d'illustres visages sont tournés vers moi, trop de regards bienveillants sont fixés sur moi, qui me rappellent à mon devoir, à ma mission. Je n'ai garde d'oublier que le chef de l'Etat a bien voulu accepter de présider cette solennité à laquelle sa présence prête une gravité, un éclat, tout à fait particuliers. Je chercherai des yeux, pour donner à mon langage la grandeur et la sérénité désirables, la figure à jamais endeuillée de celle qui fut l'inspiratrice et l'admirable compagne du maître. " Tenez, Monsieur Mostier, nous arrivons : je me tournerai à ce moment vers Monsieur Robert Bailly qui doit être là, entre Son Excellence et Madame Caroline Emmanuel Bailly... (*Il déplace un pupitre et le tire devant lui.*) et je continuerai

de cette façon : " Je saurai puiser un sympathique et salutaire encouragement dans le spectacle d'un fils en la physionomie morale de qui nous retrouvons l'heureuse empreinte d'un immortel exemple... d'un fils dont tous les traits nous rappellent des traits chers et vénérés, d'un fils enfin qui... qui... (*Il brouille ses feuillets qu'il agite fébrilement.*) d'un fils..."

(ROBERT BAILLY *vient d'entrer ; c'est un frêle et nerveux jeune homme.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, ROBERT BAILLY.

ROBERT, *d'une voix glacée.*

Ne cherchez pas davantage, Monsieur le conseiller. Si le feuillet est perdu, vous me ferez grand plaisir en ne le retrouvant pas.

TREUILLEBERT

Ah ! vous voici, cher ami. Mais précisément j'ai trouvé, j'ai trouvé, cher ami ! Ecoutez : " ... d'un fils dont l'œuvre juvénile

retient déjà l'attention des lettrés, et forme comme le rempart de cette citadelle inexpugnable taillée en plein roc par le grand, par l'immortel Emmanuel Bailly ! "

ROBERT

Excusez-moi, Messieurs, excusez-moi, Monsieur Treuillebert, de troubler une réunion des plus opportunes à la veille du jour où vous vous proposez d'honorer la mémoire de mon père avec une telle éloquence ; mais je suis quand même trop heureux d'arriver à cette minute. Monsieur le conseiller, voulez-vous me faire l'amitié de retrancher mon nom de votre discours ?

MOSTIER

Mais vous êtes étonnant, mon cher Robert ! Monsieur le conseiller est seul juge de l'ordonnance de son discours. Votre modestie est admirable, mais je la trouve déplacée... déplacée !

TREUILLEBERT, *descendant de son petit banc.*

Vous me confondez, Monsieur Bailly !

Je tiens beaucoup, je vous assure, je tiens beaucoup à maintenir ces quelques lignes sur votre œuvre.

ROBERT

Vous êtes trop aimable... La journée de demain est consacrée à la gloire de mon père : eh bien, c'est un objet suffisant. Sans excès de modestie, j'estime peut-être superflu de donner quelques minutes de cette journée à mes ouvrages, à mes humbles ouvrages. C'est un honneur que je n'ai pas demandé, Monsieur le conseiller.

MOSTIER

Mais vous êtes fou, Robert ! Tout est arrangé comme cela, tout est disposé.

ROBERT, *à voix plus basse, vers* MOSTIER.

A coup sûr, je suis étonné, bon ami, je suis étonné de voir comme les choses se trouvent régulièrement arrangées, et comme il est difficile d'arriver en quelque lieu que ce soit sans y trouver toutes les dispositions prises, déjà prises. (*A* TREUILLEBERT.) Sincè-

rement, Monsieur le conseiller, il me serait désagréable de vous contrarier ; mais, je vous le répète, mes quelques modestes ouvrages ne méritent pas d'être mentionnés dans une occasion aussi solennelle.

TREUILLEBERT

Vous êtes déconcertant ! Modestes ouvrages, modestes ouvrages ! Mais, tenez, votre *Eloge de la solitude* est une chose exquise !

ROBERT

C'est, je crois, de choses immortelles qu'il doit être question demain, Monsieur le conseiller.

TREUILLEBERT

Sans doute, mais ce n'est pas une raison pour étouffer le reste ! Il n'y a pas que les choses immortelles dans la vie...

MOSTIER, *intervenant.*

Nous pourrions toujours poursuivre, Monsieur Treuillebert. Mon cher Robert, le temps de ces messieurs est compté. Voulez-

vous admettre comme provisoires des termes qu'il sera toujours temps de modifier ?..

LE DÉLÉGUÉ LÉVIÉ, *se détachant du groupe.*

... S'il vous plaît, Monsieur le conseiller ?

TREUILLEBERT

Cher ami ?

LÉVIÉ

Un mot seulement.

TREUILLEBERT

Parlez, parlez. (*Ils remontent tous deux ver le fond de la scène.*)

MOSTIER

Robert, laissez les choses dans l'ordre, je vous en prie. Monsieur Treuillebert a la meilleure volonté du monde. Il vous fait, somme toute, un honneur...

ROBERT

Accablant, croyez-moi, Mostier.

MOSTIER

Bref, il a composé un éloge fort remarquable de votre père. Vous n'aurez qu'à

écouter, je vous assure. Il dresse, dans son discours, un portrait très bien... quoi ! très bien, à l'équilibre, à l'harmonie duquel...

ROBERT

A l'harmonie duquel mon propre éloge n'est pas indispensable.

MOSTIER

Mon ami, c'est ce qui vous trompe. Je vous en prie, tenons-nous-en là. Il est près de dix heures, et nous n'avons plus une minute à perdre.

ROBERT

Eh bien ! faites, Mostier. Voici vingt-trois ans, presque, que je ne perds pas une minute.

MOSTIER

Parlez donc raisonnablement. Nous sommes aujourd'hui à la veille d'un événement si grave !

ROBERT

Je ne vous contredis plus. Du plus loin que je me souvienne, j'ai toujours été à la

veille d'un événement et au lendemain d'un autre.

MOSTIER, *affectueux.*

Qu'avez-vous, Robert ? Je vous trouve nerveux, irritable, et susceptible comme jamais. Les soucis que cette cérémonie occasionne ne peuvent pas vous importuner : j'en ai assumé la plus grande part...

ROBERT

Excusez-moi, bon ami. Je ne comprends pas moi-même que le peu qui m'en reste me soit autant à charge.

MOSTIER

Nos devoirs communs envers votre père...

ROBERT

Oui, nul ne les ignore moins que moi. Encore une fois, pardonnez-moi, Mostier, et puis, faites comme il vous plaira. Mais délivrez-moi le plus vite possible de ce gros homme qui sent la transpiration.

MOSTIER

Allons, allons, ne soyez pas injuste envers

un des plus actifs admirateurs de votre père, un de ceux à qui nous devons...

TREUILLEBERT, *redescendant soudain.*

Voyez-vous, cher ami, Lévié me disait à l'instant que les épreuves de mon discours ont été corrigées hier soir et rendues au *Bulletin national* aussitôt après. A cette heure, les premiers feuillets doivent être tirés. En sorte que... bien malgré moi...

MOSTIER

Mais, tout est pour le mieux, justement. Vous entendez, Robert, ce que dit Monsieur le conseiller ?

ROBERT

Monsieur Treuillebert, il m'est impossible d'être modeste à mon gré. Je vous en laisse toute responsabilité. Et il faut bien que je vous remercie d'une sympathie qui m'honore autant qu'elle me touche... (*Il s'assied à l'écart.*)

TREUILLEBERT

Oh ! croyez que je suis sincère. Tout va

bien ! C'est que je n'aime pas à faire des coupures dans un discours achevé : l'harmonie générale en souffre.

ROBERT

Si vous m'aviez dit cela plus tôt, j'aurais pris à cœur de ne pas vous incommoder.

TREUILLEBERT, *à* MOSTIER.

Ah ! il est tard, il est maintenant bien tard, cher ami ; je ne vais pas pouvoir lire le reste...

UN DÉLÉGUÉ

Même pas, mon cher maître, cette belle page sur la jeunesse d'Emmanuel Bailly ?

TREUILLEBERT, *entouré des délégués.*

Le fait est qu'il ne serait pas mauvais de revoir un peu cette page-là, pour l'avoir bien dans la bouche.

LÉVIÉ

C'est quelque chose de bien venu et qui doit porter sur le public lettré.

TREUILLEBERT

Oui, oui, j'aime assez toute cette page-là...

(*Il déclame.*) " C'est l'heure de la pauvreté, c'est l'heure de l'obscurité... "

LE DOCTEUR PILLET

Mais, poursuivez, Monsieur le conseiller. Tout ce tableau de l'adolescence à Boutreville...

UN DÉLÉGUÉ

C'est d'une telle largeur !

UN AUTRE DÉLÉGUÉ

Nous écoutons, Monsieur le conseiller.

TREUILLEBERT, *déclamant.*

" C'est l'heure de la pauvreté, c'est l'heure de l'obscurité. Mais dans cette pauvreté fermente toute la richesse prochaine, et cette obscurité précède de près l'aurore. Qui donc, dans ce jeune homme fiévreux, dans ce jeune homme asservi aux coutumes et à la routine de la petite cité de Boutreville, Boutreville blottie dans les lointaines montagnes du Centre, qui devinerait le futur maître de la pensée, celui qui, bientôt, fera résonner comme un tonnerre, mais comme un tonnerre d'amour, sa voix sur tout le continent ? "

LE DOCTEUR PILLET

Un tonnerre d'amour ! Messieurs, vous avez entendu ?

UN DÉLÉGUÉ

C'est d'une telle largeur !

L'AUTRE DÉLÉGUÉ

Nous écoutons encore, Monsieur le conseiller.

TREUILLEBERT

" ... sur tout le continent. Et cependant, dès cette heure, à l'ombre de ce grand cerveau... " Remarquez l'effet curieux de cette métaphore.

LE DOCTEUR PILLET

C'est fort hardi, mais ça fait admirablement image, ça s'entend très bien...

UN DÉLÉGUÉ

Et surtout, c'est d'une telle largeur !

L'AUTRE DÉLÉGUÉ

Nous écoutons, nous écoutons, Monsieur le conseiller.

TREUILLEBERT

"...A l'ombre de ce grand cerveau, s'agite une amitié fervente, une figure intelligente et sympathique, une silhouette dévouée que nous retrouverons partout, à toute minute, aux côtés du grand homme. Dès cette heure, en effet, Alain Mostier, l'auteur distingué des *Ecrivains de tout à l'heure*, attache à jamais son nom à celui d'Emmanuel Bailly..."

(*Pendant les répliques précédentes*, MOSTIER, *qui s'est approché de* ROBERT, *cause avec lui, à droite de la scène.*)

MOSTIER

Vous devriez vous approcher, Robert.

ROBERT

Mais cet homme parle assez fort.

MOSTIER

Allons, Robert, soyez plus conciliant. Ayez au moins l'air d'écouter.

ROBERT

Un homme qui peut dire de telles choses est incapable de croire qu'on ne l'écoute pas.

MOSTIER

Oh ! que vous êtes intransigeant aujourd'hui, mon enfant !

ROBERT

Bah ! je suis tout au plus fatigué...

MOSTIER

Si vous vous montriez ainsi à votre mère, elle serait fort affligée. (*Silence.*) Vraiment, vous m'inquiétez, Robert.

(*A ce moment précis*, TREUILLEBERT *est à la fin de sa réplique.*)

ROBERT

Tenez, bon ami, on parle de vous : c'est votre tour.

MOSTIER, *se levant précipitamment.*

Oh ! vous êtes beaucoup trop bienveillant, Monsieur le conseiller.

ROBERT, *derrière* MOSTIER.

Vous ne doutez de rien, vous le remerciez sans l'avoir entendu.

MOSTIER, *vers* TREUILLEBERT.

Je suis confus, et je ne sais comment vous dire l'émotion... Il y a tant de finesse, tant de clairvoyance, tant de générosité !

(*L'orgue éclate de nouveau dans une pièce voisine, une voix d'homme s'entend, qui chante.*)

LES DÉLÉGUÉS, *murmurant.*

Encore ! — Ah ! ah ! — Vraiment !

MOSTIER

Mais que fait Guillermoz ? Excusez, Messieurs... un contre-temps, une erreur ridicule...

TREUILLEBERT

Oui, oui, on ne s'entend guère...

MOSTIER

Je vais m'assurer... (*Entre* GUILLERMOZ.) Alfred, Alfred, que fait donc le Professeur Brüchner ?

GUILLERMOZ

Je ne peux pas l'en empêcher, Monsieur, je vous assure. Il a voulu me faire une démonstration. Je lui ai représenté que... mais

il m'a dit : " Allons donc ! allons donc ! la musique d'abord ! "

TREUILLEBERT

Comment, comment, la musique ?

MOSTIER

Attendez-moi une seconde, Messieurs.

TREUILLEBERT

Ecoutez, cher ami, il est bien tard !

LE DOCTEUR PILLET

Le fait est, Monsieur le conseiller...

LE DÉLÉGUÉ LÉVIÉ

N'oubliez pas, cher maître, qu'à dix heures et demie...

MOSTIER

Une seule minute, Messieurs, et je reviens.

TREUILLEBERT

C'est que vous avez raison, Lévié. Allons ! ne perdons plus une minute. (*Il veut sortir à gauche : la bande s'empresse et se bouscule.*)

GUILLERMOZ, *ouvrant la porte du fond.*

C'est par ici, Messieurs.

MOSTIER

Je suis désolé ! Croyez, mon cher conseiller, qu'il m'eût été précieux d'entendre toutes les choses bienveillantes et courtoises...

TREUILLEBERT

C'est moi qui suis trop heureux... (*Ils sortent tous par la porte du fond.*)

ROBERT, *qui n'a pas bougé de son fauteuil.*

Adieu, adieu, Messieurs...

(*Les voix des conseillers s'éloignent. L'orgue cesse de jouer quelques instants après.* MOSTIER *rentre, et ferme les deux battants de la porte du fond*)

SCÈNE VI

ROBERT, MOSTIER.

MOSTIER, *se frottant les mains.*

Il est, vraiment, très sympathique, le conseiller Treuillebert.

ROBERT

Il est généreux, bon ami. Les mots ne lui coûtent guère.

MOSTIER

Toute amertume à part, il est très bien.

ROBERT

Oui, toute espèce d'amertume mise à part.

MOSTIER

Dites-moi, Robert, êtes-vous bien en possession de votre discours ?

ROBERT

Vous me l'avez fait apprendre par cœur, n'est-ce pas ?

MOSTIER, *gagnant la table.*

Figurez-vous que j'ai retrouvé, dans un brouillon inconnu de votre père, une phrase, une phrase... oh ! quelque chose de tout à fait remarquable et qui date de la première période. Elle contient presque toute la doctrine en germe. Elle est ignorée, et c'est fort heureux, car voilà une magnifique occasion de la produire. Tenez, lisez, Robert. (*Il saisit*

les feuillets posés sur la table.) Voyez-vous, à partir de là : " Osez donc dire que vous ne devez pas votre plus effective certitude" jusqu'à... jusqu'à... " telle que vous l'avez désirée, et plus majestueuse peut-être."

ROBERT

Merci, merci, bon ami...

MOSTIER

Mais lisez, lisez, Robert. C'est un morceau de premier ordre !

ROBERT

Je vous crois. Que voulez-vous faire de cette page ?

MOSTIER

Mais lisez-la entièrement.

ROBERT

Je suis las, bon ami. (*Il parcourt rapidement la page des yeux.*) Oui, oui, c'est fort beau Que voulez-vous faire de ça ?

MOSTIER

Il faut introduire cette phrase dans votre préambule. (*Il sonne.*) Vous êtes sûr d'un gros

effet. J'ai fait dactylographier vingt fois ce texte qui sera reproduit partout, partout ! C'est du véritable inédit. Et c'est fort imprévu. J'ai bonne envie de donner les feuillets du brouillon entier à Guillermoz, pour sa thèse. C'est un garçon adroit, qui peut en tirer un parti considérable. (*Entre* Eloi.) Tenez, portez ceci à Monsieur Guillermoz, qui sait ce dont il s'agit.

ELOI

C'est entendu pour les revers ; le tailleur est parti.

ROBERT

Que dites-vous, Eloi ?

MOSTIER

Il s'agit des revers de votre habit, pour demain. Je les ai demandés de satin, c'est bien à votre convenance ?

ROBERT

C'est vous qui savez cela, bon ami. (*Sort* Eloi.)

MOSTIER, *revenant.*

J'ai eu grand mal à me défaire de ce Brüchner...

ROBERT

Dites donc, pourquoi voulez-vous que j'introduise cette phrase, cette fameuse phrase dans mon discours ? Ça m'ennuie, Mostier. Je ne sais même pas si elle est bien dans l'esprit du reste du discours...

MOSTIER

Dans l'esprit ?.. Vous voulez dire qu'elle éclaire tout !

ROBERT

Je n'en suis pas sûr. Je n'avais pas envie de changer quoi que ce soit à ce discours...

MOSTIER

Vous êtes un enfant, ou plutôt, vous me donnez une raison puérile. Cette phrase est tout à fait ce qu'il vous faut dire en cette circonstance.

ROBERT

Je ne crois pas...

MOSTIER

Mais moi, je vous l'affirme. Et puis vous me dites ça trop tard. Il fallait y réfléchir avant que les feuillets soient partis.

ROBERT

Si vous m'assurez de quelque chose, je vous crois.

MOSTIER

Je vous disais que j'ai eu grand mal à me défaire de ce Brüchner, qui voulait me jouer tout le premier temps de sa cantate. Il est étonnant, le musicien ! Que croyez-vous que soit la journée de demain pour lui ? L'inauguration du monument Emmanuel Bailly, peut-être ? Eh bien, non ! Demain, c'est le jour de la première audition de la cantate de Brüchner ! Voilà les musiciens !

ROBERT

Il y a beaucoup de musiciens, bon ami. Il n'y a que des musiciens...

MOSTIER

Plaît-il ? Ah ! au fait, j'ai remis le manus-

crit de votre discours dans le classeur de la grande table.

ROBERT

Il faudra faire l'addition, votre addition, cette phrase à quoi vous tenez...

MOSTIER

Ma foi, mon cher Robert, je vous avouerai que je l'ai disposée moi-même. Je pensais bien que vous souscririez...

ROBERT

Vous avez eu raison, bon ami.

(*Entrent* MADAME BAILLY *et* ALICE. MADAME BAILLY : *deuil, figure sévère.* ALICE : *dix-huit ans.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME BAILLY, ALICE.

MADAME BAILLY

Robert, je vous amène votre amie, qui vient dans le dessein de vous arracher une promesse.

ROBERT

Bonjour, mère. Bonjour, Alice. (*Il baise la main de sa mère et serre la main d'*ALICE.) Voici une personne bien hardie, en vérité. Et que faut-il promettre ?

ALICE

Le plus grave, c'est que cette promesse est à tenir aujourd'hui même. Demain, il ne sera déjà plus temps.

ROBERT

J'attends. Je suis prêt.

ALICE

Devinez... Vous ne devinez pas ?

ROBERT

Non, mais j'ai coutume de promettre d'avance : c'est plus simple.

MADAME BAILLY

Voici. Alice veut connaître votre discours, Robert, avant de vous l'entendre prononcer demain devant tout le monde. Songez donc ! le premier discours qu'il vous est donné de prononcer devant un grand public, et dans

une circonstance unique et bien belle ! (*A* Alice.) Allons, demandez à votre grand ami de vous faire une lecture ce matin, Alice, puisque c'est convenu.

ROBERT

Ah ! c'est convenu ?

ALICE

Oh ! quoi ? Vous avez l'air tout déçu. Qu'attendiez-vous donc ?

ROBERT

Autre chose, certes. Une chose assurément moins facile, et plus agréable.

MADAME BAILLY

Allons, vous n'êtes pas galant, Robert. — Le conseiller Treuillebert est-il venu, mon cher Mostier ?

MOSTIER

Il sort d'ici.

MADAME BAILLY

Et Brüchner ?

MOSTIER

Je viens de l'expédier, chère Madame.

MADAME BAILLY

J'ai vu le commissaire général ce matin, et j'attends, d'un moment à l'autre, le colonel Bérini. Nous le recevrons ensemble, si vous le voulez bien, Mostier.

MOSTIER

Je suis tout à vous. — Alice, qu'as-tu fait des fleuristes ?

ALICE

Je n'ai plus qu'un petit mot à leur dire, mon oncle.

MADAME BAILLY

Il faut féliciter votre nièce, Mostier. Elle a fait preuve d'un goût charmant et décidé. Allez congédier vos fleuristes, mon enfant. Descendons, Mostier, il est temps : les minutes sont chères, aujourd'hui.

(MADAME BAILLY *et* MOSTIER *sortent au fond.* ALICE *sort à droite ; mais, sur le seuil, elle se retourne et fait à* ROBERT *un sourire et un geste affectueux.*)

SCÈNE VIII

ROBERT, puis ALICE.

ROBERT *gagne le bureau ; il cherche et trouve les feuillets de son discours. Il se promène alors lentement, rêveusement, dans la pièce, et déplace, de-ci, de-là, les meubles, avec une irritation contenue. Il s'arrête enfin près de la fenêtre, jette les yeux sur ce papier qu'il tient entre ses mains, regarde au dehors, et laisse tomber par terre le manuscrit qui se disperse. Il demeure immobile, le front à la vitre, et c'est dans cette attitude que le surprend* ALICE. *Elle est entrée, sans bruit, et se met à ramasser les feuilles éparses sur le sol.*

ROBERT, *la sentant soudain derrière lui.*

Oh ! je vous en prie, ne prenez pas la peine...

ALICE

Vous ne voulez pas que je ramasse tout cela ?

ROBERT, *lui retirant les papiers qu'il laisse à nouveau tomber, puis gardant les mains d'*Alice *dans les siennes.*

Laisse, laisse, Alice ! Ces chères mains, ces aimables mains ne sont pas faites pour ramasser toutes ces bêtises...

ALICE, *regardant autour d'elle.*

Oh ! chut ! si l'on vous entendait...

ROBERT

C'est vrai, il ne faut pas qu'on nous entende ! Il ne faut surtout pas qu'on sache que j'ai, dans cette maison, une amie, une vraie amie de mon cœur solitaire, une chère enfant qui est mon plaisir et mon tourment.

ALICE

Je ne suis pas votre tourment ! Il ne faut pas dire que je suis votre tourment...

ROBERT

O téméraire ! ô ambitieuse ! celui qui possède de l'or en secret tire du même objet son bonheur et son inquiétude. Si cette belle

amitié ne me donnait pas tant de craintes, croyez-vous qu'elle serait aussi sûrement ma plus grande joie? Assieds-toi là, et confesse-toi. Qui t'a soufflé le désir de m'entendre lire ces sornettes?

ALICE

Oh! Robert...

ROBERT

Alice, Alice, tu n'es pas si lasse de nos minutes de solitude que tu aies voulu, de toi-même, les laisser envahir par de la niaiserie.

ALICE

Mon oncle m'avait dit que ce discours était si beau, et ma marraine m'a tant parlé de ce discours...

ROBERT

Ah! c'est bien, c'est bien! Je préfère qu'il en soit ainsi. Laissons là, veux-tu, un désir qui n'est pas venu de ton cœur. Ma mère et ton oncle, Alice, ne sont pas dans notre secret... Il n'y a personne que nous dans le secret de notre amitié; et si tu veux me voir

un gai visage, promets-moi de laisser jusqu'à leur souvenir, jusqu'à leur image, au seuil de chaque endroit où nous pouvons vivre une minute ensemble, bien heureux, bien tranquilles ensemble.

ALICE

Oh ! j'espère bien que vous n'avez pas quelque chose contre mon oncle ? Et puis, si vous alliez ne pas être content de votre mère, vous me diriez tout, n'est-ce pas ? Je veux savoir tout.

ROBERT

Ne sois pas inquiète. Je sais comment il faut aimer les gens.

(*Il se lève.*)

ALICE

Non, non, vous avez quelque chose que vous ne dites pas.

ROBERT

Franchement, non ! Je n'ai rien. Ou plutôt, je sais si mal ce que je sens, je sens si mal ce que j'ai, que c'est bien comme si je n'avais

rien. (*Il revient vers* Alice.) Ne parlons plus de personne autre que nous, veux-tu, Alice ? Je t'en prie, Alice... Ne plissez pas ce front comme cela ; il ne parviendra jamais à imiter une ride. Ah ! ah ! voilà que vous voulez comprendre ce que je ne parviens pas moi-même à comprendre : c'est une grande présomption !

ALICE

Ne riez pas ! Les femmes n'ont pas besoin de comprendre pour connaître les choses.

ROBERT

Oh ! je crois qu'il m'est impossible d'expliquer quoi que ce soit de tout ce qui remplit cette âme irritable et pas heureuse ! Je dis : pas heureuse... pas heureuse chaque fois que tu ne parviens pas à l'apaiser tout à fait...

ALICE

Moi, je veux toujours apaiser tout à fait !

ROBERT

Laissons cela, veux-tu ? Il y a des troubles,

des tourments, que l'on augmente rien qu'à s'inquiéter de leur nature. (*Un temps.*) Tu viens de parler. Tu as dit quelques mots, bien nus, bien humbles... Je ne cesse d'admirer ces mots! Comme ils sont à toi, comme ils sortent naturellement de toi ! Entre ton cœur et ton langage, il n'y a rien d'étranger, rien qui ne t'appartienne ; et c'est tout le bonheur et la liberté... Tu parles ! oh ! tu parles toute seule, quoi que tu dises ! Je te regarde : je ne vois personne derrière toi, personne à côté de toi. Tu es pure ; pure et... absolue.

ALICE

Oh ! mais ne sommes-nous pas tous deux semblables ?

ROBERT

... Tiens ! tu viens de te pencher un peu, en avant, pour parler. C'est un geste net et neuf, que tu n'as sans doute jamais fait, que personne n'a jamais fait ainsi. Oh !... Je ne veux pas que l'on te gâte, je ne veux pas ! Tu es tout ce que je ne peux pas être,

tout ce que je ne serai jamais. Reste ici, près de moi, et ne me parle pas de ce qu'il y a dehors. Nomme-moi les objets que tu vois. Dis-moi toutes les choses simples et charmantes qui traversent ton âme ; et tu verras, je serai plus calme, plus heureux, plus patient.

ALICE

Oh ! Robert, je ne comprends pas comme vous êtes ému aujourd'hui.

ROBERT

Laisse ! et contente-toi d'être à côté de moi, comme tu es toujours... Il règne dans cette pièce une mélancolique et écœurante odeur de livres. Viens, je vais ouvrir la fenêtre du jardin. Les arbres sont pleins de pluie. Il rentrera un peu de fraîcheur au milieu de toute cette poussière majestueuse. (*Ils passent derrière le bureau.*) Ne prends pas garde, Alice, marche sur ces papiers, marchons tous deux, oh ! ça ne fait rien...

ALICE

Nous allons tout abîmer.

ROBERT

Pff... mon discours !.. Ecoute... ce n'est pas moi qui ai écrit tout cela.

ALICE

Pas vous ?

ROBERT

Oui, c'est moi qui ai tenu la plume ; c'est moi qui ai formé les lettres, et, sans doute, j'étais seul à cette minute. Mais il y avait quand même... quelqu'un dans la pièce. Il y avait quelqu'un auprès de moi ; et je ne parle pas de tous ceux qui attendent et qui écoutent aux portes. Veux-tu sourire et ne pas faire cette mince figure étonnée ? J'entends que ce n'est pas moi qui ai pensé les mots amassés là-dessus. (*Il donne du pied dans les paperasses.*) Vois-tu, je ne forme pas souvent moi-même les mots et les idées dont je me sers pour vivre ; mais, quand tu es là, cela m'arrive quelquefois. (*Il a ouvert la fenêtre.*) Oh ! sens comme toutes les feuilles sont contentes ! Voilà des feuilles qui vivent libre-

ment : elles te ressemblent, Alice ! Il fait bon dans ce jardin...

ALICE

On ne nous verra pas, tous deux, à la fenêtre ?

ROBERT

Non, toutes les feuilles sont devant nous. Nous avons des complices sur toutes les branches, nous avons de vrais amis autour de nous.

ALICE

Ton front est bien brûlant, Robert. Ah ! tu te rends malheureux, Robert, et comment veux-tu que je sois heureuse si je ne te sens pas plus paisible ?

ROBERT

Voici le calme, maintenant. Ce jardin est toujours vide. C'est une grande satisfaction. Oui, oui, c'est un grand repos...

ALICE

Regarde l'herbe coupée : on l'a laissée couchée depuis hier sur les pelouses ; c'est

elle qui fait que l'ombre est froide et sent si bon.

ROBERT

Il y a de l'eau dans toutes les fleurs et on voit le jour au travers de leurs tiges.

ALICE

La rue n'est pas bien loin, mais on n'entend rien, pas même le bruit des voitures.

ROBERT

Le lierre du mur est si dru que pour nous il n'y a plus de voitures !

ALICE

Ce matin, les allées sont bien nettes. Vraiment, c'est un jardin désert. Il n'y a que nous qui sommes dans le jardin, et, c'est drôle, nous n'y sommes même pas ! Tiens, là-bas, regarde : on aperçoit le coin du banc vert et la table ovale. (*Un temps.*) Est-ce vrai que c'est sur cette table-là que ton père a écrit ce beau livre, tu sais : *la Volonté de l'Amour ?* On dit que c'est sur cette table de jardin, sur cette méchante petite table de pierre...

ROBERT, *la figure contractée.*

Je ne sais pas. (*Il tire* ALICE *en arrière.*) Viens ! Allons viens ! (*Il ferme la fenêtre brusquement.*)

ALICE

Pourquoi ? Nous étions bien, à regarder le jardin vide...

ROBERT, *presque dur.*

Le jardin n'est pas vide... J'aime mieux m'en aller ailleurs.

ALICE

Où veux-tu que nous allions ? Nous étions si bien.

ROBERT

Je dis que je veux m'en aller, entends-tu ? Viens, viens avec moi. Sortons d'ici ! (*Il gagne la porte du fond.*)

ALICE

Ne sortons pas par là : Il y a mon oncle, et ta mère, et du monde, dans le grand salon.

ROBERT

C'est vrai, toujours du monde ! Eh bien !

viens par ici. (*Il ouvre la porte de gauche et recule rageusement en poussant la porte.*)

ALICE

Qu'est-ce que tu as? qu'est-ce que tu as vu?

ROBERT

Oh! rien, mais il y a quelqu'un, là. Il y a encore un bonhomme dans cette pièce. Je ne veux plus voir personne!

ALICE

Viens, nous nous en irons par là. Nous ne rencontrerons personne. Ne sois pas colère, ne tremble pas comme cela, Robert, ne sois pas malheureux...

(*Ils sortent à droite.*)

(*La scène reste vide un moment, puis la porte de gauche s'ouvre timidement.* HILAIRE *apparaît, tenant toujours sa serviette de percaline et son haut de forme. Il s'avance dans la pièce en regardant de tous côtés, s'assied finalement sur une chaise, et demeure immobile.*)

RIDEAU



ACTE II

ACTE II

L'après-midi du même jour. Au lever du rideau, on découvre toutes les choses dans l'état où elles étaient à la fin du premier acte. Hilaire, qui n'a pas bougé, tapote patiemment sur le bord de son haut de forme.

SCÈNE PREMIÈRE

HILAIRE, ROBERT, et, pendant un instant, ELOI.

ROBERT *entre par la droite, sans voir* HILAIRE. *Il marche, la tête basse, les épaules voûtées et semble plein de lassitude. Comme* HILAIRE *se lève doucement*, ROBERT *a un sursaut et regagne la porte.*

HILAIRE

Monsieur ! Monsieur ! (ROBERT *est sur le point de sortir.*) Je voudrais parler à Monsieur Robert Bailly...

ROBERT

Je crois... je crois qu'il n'est pas ici. (*Il ouvre la porte.*)

HILAIRE

Pensez-vous que je pourrai le voir aujourd'hui ?

ROBERT

Je n'en sais rien. (*Il va pour sortir.*)

HILAIRE

Ah ! je n'ai pas de chance...

ROBERT, *se ravisant.*

De quoi vous plaignez-vous, Monsieur ?

HILAIRE

A vrai dire, je ne me plains pas. Seulement, je n'ai pas de chance... Je suis ici depuis neuf heures du matin...

ROBERT, *redescendant.*

Depuis neuf heures...

HILAIRE

Oui, Monsieur.

ROBERT, *considérant attentivement* HILAIRE.

Qui vous a reçu ? Quelle est la personne qui vous a prié d'attendre ?

HILAIRE

A vrai dire, personne ne m'a prié d'attendre. Tout le monde, au contraire, m'a prié de m'en aller...

ROBERT

Où étiez-vous ce matin, où attendiez-vous ce matin ?

HILAIRE

Ça dépend. J'ai d'abord attendu en bas ; puis là ; (*Il montre la porte du fond.*) puis, ma foi, ici (*Il indique la bibliothèque même.*) puis après, là. (*Il montre la porte de gauche.*) Mais, je m'ennuyais là ; alors je suis revenu ici.

ROBERT

Ah ! c'est vous qui étiez...

HILAIRE

Plaît-il ?

ROBERT

Rien, rien. Et que vous ont dit les personnes qui vous ont reçu ce matin ?

HILAIRE

Elles m'ont dit... rien, voyez-vous. Elles m'ont dit... Je ne sais plus trop... Que j'avais grand tort de compter le voir, Monsieur Bailly ; qu'il étudiait, qu'il ne recevait personne ; je ne sais plus trop... qu'il fallait d'abord leur raconter à elles-mêmes l'objet de la visite...

ROBERT

Bien ! (*Il va fermer la porte qu'il a laissée entr'ouverte et revient s'asseoir au bureau.*) Qu'avez-vous à me dire, Monsieur ? Que désirez vous ? C'est moi, Robert Bailly.

HILAIRE, *stupéfait.*

Oh ! oh ! vraiment ! vraiment ! Monsieur ?

ROBERT

Eh bien, qu'avez-vous ? Je vous écoute.

HILAIRE

Oh ! je suis bien étonné. Je finissais par ne plus croire...

ROBERT

...à l'existence de Robert Bailly, n'est-ce pas ? Oui, c'est compréhensible. Remettez-vous, Monsieur, je vous écoute.

HILAIRE

Vous m'excusez, Monsieur... Vous êtes certainement fort pressé, à la veille, à ce qu'on dit, d'un jour...

ROBERT

On vous a dit cela ? (*Il se lève et va de long en large.*) Non ! prenez votre temps : je ne suis pas pressé. Je n'ai jamais été moins pressé qu'aujourd'hui.

HILAIRE

Il faudrait d'abord dire... On vous a sans doute remis ma carte. Vous savez, une carte gravée ?

ROBERT

Je ne sais rien. On ne m'a rien remis. Soyez sûr que je ne sais rien.

HILAIRE, *tirant une carte.*

Voilà.

ROBERT

Merci. (*A mi-voix.*) Hilaire... ah ! ah ! c'est singulier...

HILAIRE

Vous trouvez, n'est-ce pas ? A vrai dire...

ROBERT

Que désirez vous, Monsieur Hilaire ?

HILAIRE

Il faut d'abord vous dire (*Il regarde autour de lui.*) que je ne m'appelle pas Hilaire, voilà !

ROBERT

Ah ! Poursuivez.

HILAIRE

C'est un nom que j'ai pris comme ça. Un nom supposé. Pour ne dire à personne mon vrai nom avant de vous avoir vu.

ROBERT

Vous m'étonnez, vous m'étonnez : voilà bien des précautions pour une visite, Monsieur Hilaire.

HILAIRE

Non, pas Hilaire, pas Hilaire : c'est un nom supposé, je vous dis.

ROBERT

Monsieur, pour différentes raisons que je n'ai pas à vous expliquer, je me suis promis, tout à l'heure, de vous recevoir moi-même, quel que soit l'objet de votre visite, et de vous entendre jusqu'au bout. Cette histoire de nom supposé est pour le moins étrange ; mais passons, si vous le voulez bien, passons. Je préfère ne plus vous interrompre. Soyez assuré de toute mon attention, de toute ma bonne volonté.

HILAIRE

Monsieur, je m'appelle en réalité Louis Bouche...

ROBERT

Oui.

HILAIRE

Comprenez-vous ?

ROBERT

Oui... non... ça ne fait rien.

HILAIRE

Ah ! Seulement, quand j'ai été chargé de la commission que je dois faire, j'ai pensé qu'il valait mieux, par discrétion, prendre un nom supposé. Dans ces occasions-là, on prend un nom supposé. Et j'ai choisi Hilaire qui est le prénom d'un de mes beaux-frères. Et j'ai fait faire cent cartes gravées avant de venir.

ROBERT

Parfaitement... continuez...

HILAIRE

Vous connaissez Boutreville ?

ROBERT

Évidemment, Monsieur, évidemment.

HILAIRE

Je viens de Boutreville. C'est un pays où

votre père a laissé, Monsieur, un bien grand souvenir...

ROBERT, *se levant.*

Êtes-vous bien sûr que c'est à moi, particulièrement, que vous désirez parler ? Toutes les affaires touchant mon père sont entre les mains de diverses personnes qui s'en occupent presque seules et auxquelles je m'en rapporte aveuglément.

HILAIRE

Mais, Monsieur, autant que je sache, je ne crois pas qu'il s'agisse de Monsieur votre père.

ROBERT

Eh bien ! continuez, Monsieur Hilaire.

HILAIRE

Non, pardon, Bouche, Louis Bouche... J'ai toujours habité Boutreville et, il y a un mois, je ne me serais pas douté qu'il m'arriverait d'être, à cette minute, en face de vous, comme je suis. On ne peut pas deviner des choses pareilles, n'est-ce pas ? Y a-t-il long-

temps que vous avez été à Boutreville, Monsieur ?

ROBERT

Très longtemps, très longtemps, j'ai les plus vagues souvenirs...

HILAIRE

Bon, bon. Eh bien, je suis parti de Boutreville il y a huit jours et je suis déjà venu cinq fois pour vous voir.

ROBERT

Pouvez-vous, maintenant, en deux mots, me dire le motif de votre visite ? En deux mots ?

HILAIRE

Je ne le sais, à vrai dire, pas au juste moi-même...

ROBERT, *sautant d'impatience.*

Oh ! oh ! je vous en prie.

HILAIRE

... Je suis venu pour une commission. Je suis venu vous apporter un paquet. (*Il ouvre la serviette de percaline.*) un petit paquet.

ROBERT

A moi personnellement ?

HILAIRE, *grave.*

La personne qui m'a remis ce paquet m'a fait jurer trois fois de ne le remettre qu'à vous, et à vous en particulier. Et j'ai juré, Monsieur, j'ai juré trois fois, j'ai soixante-cinq ans...

ROBERT

C'est bien, donnez.

HILAIRE, *sortant le paquet*

Je vous expliquerai ensuite...

ROBERT

Donnez, Monsieur.

HILAIRE

Voilà. Net et propre, et tel que je l'ai reçu, avec les cachets.

ROBERT

Merci. Asseyez-vous, Monsieur.

(ROBERT *gagne la table, brise les cachets et ouvre un paquet d'où s'échappent*

des liasses de lettres bien ficelées. Une grande enveloppe à cachets rouges les recouvre, que ROBERT *dépouille lentement. Pendant ce temps,* HILAIRE *s'est levé avec discrétion et affecte de contempler attentivement la statue d'*EMMANUEL BAILLY. *Au fur et à mesure que* ROBERT *avance dans sa lecture une émotion extraordinaire s'empare de lui et fait visiblement trembler ses mains. Il arrache les paquets de lettres qu'il éparpille et contemple, puis il se met debout, d'un saut, et s'approche d'*HILAIRE.)

HILAIRE, *à ce moment.*

C'est là une bien belle statue de monsieur votre illustre père...

ROBERT, *la voix rauque, brutale.*

Venez ici. Qui êtes-vous, Monsieur ?

HILAIRE, *atterré.*

Louis Bouche, Louis Bouche, ancien secrétaire à la perception de Boutreville...

ROBERT, *attirant* HILAIRE *à lui.*

Approchez, approchez, que je vous regarde, Monsieur Hilaire.

HILAIRE

Non, pardon, Bouche. Je vous ai dit Louis Bouche, si ça ne vous fait rien. Pour vous, j'aime mieux mon vrai nom.

ROBERT, *comme calmé.*

Ah ! oui. (*Il le pousse sur une chaise.*) Asseyez-vous ici.

(ROBERT *est en proie au plus grand trouble. Il retourne à la table, remue les papiers avec une hâte absurde et fiévreuse, tout en faisant effort pour se contenir, puis retourne à* HILAIRE.)

ROBERT

Qui vous a donné ça ? De qui tenez-vous ça ?

HILAIRE, *effaré et dominé.*

D'une personne...

ROBERT

Qui ? quelle personne ? Allez-vous parler, tonnerre ?

HILAIRE, *des larmes dans la voix.*

D'une personne qui est morte, Monsieur.

ROBERT

Qui est morte ? Quand ?

HILAIRE

Il y a quatre semaines, à Boutreville.

ROBERT

Quelle était « cette personne » ? Expliquez-vous, expliquez-vous ?

HILAIRE

Un ami : mon ami Florent Lavaud...

ROBERT, *se précipitant sur les papiers qu'il reprend.*

Vous dites ? Florent, n'est-ce pas ? Florent ?

HILAIRE

Oui, Florent... Florent Lavaud.

ROBERT, *regardant autour de lui.*

Chut... mais taisez-vous ! ne parlez pas si haut. Taisez-vous donc.

HILAIRE

Je n'ai rien dit.

(ROBERT *se promène dans la pièce, une grande lettre aux mains. Il respire fortement et jette de temps à autre un regard égaré sur* HILAIRE.)

ROBERT

Vous n'avez pas connaissance de ce que contenait ce paquet ?

(*On entend frapper à la porte du fond.*)

HILAIRE

Je crois qu'on vient de frapper...

(ELOI *apparaît à la porte du fond. D'un bond,* ROBERT *est contre la table comme pour cacher le désordre des papiers épars.*)

ROBERT, *à* ELOI.

Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

ELOI

Que Monsieur me pardonne...

ROBERT

Voulez-vous vous en aller. Sortez, sortez ! (*Il se rue sur la porte qu'il pousse avec violence et à laquelle il donne un tour de clef, puis il redescend vers* Hilaire. *Il tire une chaise auprès du vieil homme et s'assied.*)

ROBERT, *à* Hilaire.

Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi trembles-tu comme ça ?

HILAIRE

C'est plus fort que moi.

ROBERT

Calme-toi. Allons, tout de suite ! Tout va bien.

HILAIRE

Ah ! Tout va bien ? Vous croyez ?

ROBERT

Oui. N'aie pas l'air ahuri comme ça.

HILAIRE

A vrai dire...

ROBERT

Quel âge as-tu ?

HILAIRE

Soixante-cinq ans et trois mois, Monsieur.

ROBERT

Tu es de Boutreville ?

HILAIRE

Oui, monsieur. Je suis né rue Haute de la Corniche.

ROBERT

Ah ! Tu n'as jamais quitté Boutreville ?

HILAIRE

Si fait. Pour le voyage, au sujet de mon héritage du côté maternel. Ce n'est pas tant pour ce que ça devait me rapporter ; parce que, comme je dis toujours, la famille de ma mère...

ROBERT

Quand as-tu connu cet homme qui vient de mourir, Florent... comment l'appelles-tu ? Florent ?...

HILAIRE

Florent Lavaud ? Je l'ai toujours connu.

ROBERT

Il était de Boutreville aussi, Florent Lavaud?

HILAIRE

Comme moi, Monsieur. Il avait le même âge que moi. Dix ans de moins, tout au plus.

ROBERT

Qu'est-ce que c'était que cet homme-là ?

HILAIRE

Oh ! c'était un véritable artiste, Monsieur.

ROBERT

Un artiste ? Quelle espèce d'artiste ?

HILAIRE

Il peignait la fleur, presque rien que la fleur, mais comme personne ne sait la peindre. Il vous fignolait le coin du menu ou l'éventail...

ROBERT

Ah ! bien ! (*Il se lève et se promène un peu.*)

Vous vous rappelez avoir vu mes parents à Boutreville, mon père... M. Emmanuel Bailly?

HILAIRE

Oh ! très bien. Quand ils habitaient sur l'esplanade. Je voyais tous les jours Monsieur Bailly passer devant les fenêtres de la perception. Il avait une petite feuille de fusain à son chapeau ; il paraît que c'est devenu célèbre. C'était dans ce moment où le journal du pays disait sur lui des masses de choses assez désobligeantes... qu'ils ont bien regrettées dans la suite.

ROBERT

Et... votre ami Florent Lavaud, que faisait-il dans ce temps-là ?

HILAIRE

Oh ! rien, rien. Ce n'était pas encore mon ami. Il avait fait un tableau de peinture à l'huile qui avait été exposé à l'hôtel de ville. On pensait qu'il devait être un grand peintre. Mais il n'a pas toujours eu la chance, et

c'était un homme qui ne se remuait pas beaucoup, quoi !...

ROBERT, *attentif et contenu.*

L'avez-vous vu quelquefois avec mon père, votre ami, Florent Lavaud ?

HILAIRE

Quelquefois, oui. Ils étaient à se fréquenter, comme cela, doucement. Et puis voilà que vos parents ont quitté Boutreville... On lui a fait une belle réception à Monsieur votre père quand il est revenu quelques années après. Cette fois-là, je vous ai vu à l'esplanade. Un petit col blanc, une petite canne comme un homme, oh ! très gentil ! On ne vous connaissait pas, à Boutreville.

ROBERT

Savez-vous... savez-vous si M. Florent Lavaud était à Boutreville, à l'époque du dernier voyage de mes parents, ce voyage dans lequel je les ai accompagnés ?

HILAIRE

Attendez... Eh bien ! non, non. Il devait

être parti pour tirer des tableaux dans la montagne.

ROBERT

Ecoutez-moi : Quand votre ami Florent Lavaud vous a-t-il remis ce petit paquet que vous venez de m'apporter ?

HILAIRE

Il y a environ six semaines, peut-être plus. Il a eu sa jambe cassée voici deux mois, c'est bien cela. Bien sûr, on ne pouvait pas, dès le début, s'attendre à ce qu'il en meure. Nous sortions de l'hôtel du Sauvage, où est le cercle...

ROBERT

Quel cercle ?

HILAIRE

Le cercle de Boutreville ! Et Florent, qui marchait toujours les yeux en l'air, — même que je lui disais qu'il en aurait du désagrément — Florent n'a pas vu le trottoir. Il est tombé, simplement. Oh ! trois fois rien. Mais le lendemain, couché, Monsieur. Et allez donc ! la jambe cassée, par ici, tout près de la hanche.

Ce que c'est que de nous ! Et trois francs de visite de médecin tous les jours, et un appareil en plâtre ; et, finalement, le mal aux reins, à cause du contre-coup ; et il criait une grosse partie de la journée...

ROBERT

Il était seul ? Il n'avait pas d'enfants, il n'était pas marié, ce monsieur, votre ami Florent ?

HILAIRE

Oh ! mais non ! c'était un vrai vieux garçon ! Il avait ses petites rentes et sa peinture lui ajoutait de l'aisance. Alors, il m'a demandé de venir après midi. Je pensais qu'il voulait faire un piquet, dans son lit : c'était un homme vraiment fort au piquet. Mais non, il était tout pâle et tout décharné... alors, il a pris ce paquet sous l'édredon...

(*A ce moment, on frappe à la porte du fond que l'on essaye d'ouvrir.*)

ROBERT

Tais-toi !... Taisez-vous !

(*On frappe à nouveau.*)

LA VOIX DE MOSTIER

Robert ! Eh bien, Robert ! Eh bien ! vous êtes ici ?

ROBERT, *à voix basse, à* HILAIRE.

Attendez.

(*Il se précipite sur la table et pousse les papiers qu'il engloutit dans un tiroir. Puis il revient vers* HILAIRE *avec un petit rire sec et tremblant.*)

HILAIRE

Qu'est-ce que vous avez, Monsieur ?

ROBERT

Parle plus bas. Suis-moi : Tu vas monter dans ma chambre...

HILAIRE

Pour quoi faire, Monsieur ?

ROBERT

Tu ne bougeras pas ; je vais t'enfermer, et je viendrai te rejoindre. Ce n'est pas fini : il faut que je te parle encore. (*Il entraîne* HILAIRE *vers la gauche.*) Ah ! au fait, tu n'as peut-être pas mangé depuis ce matin ?

LA VOIX DE MOSTIER, *du dehors.*

Si vous êtes là, c'est une singulière plaisanterie...

(ROBERT *va, sur la pointe des pieds, tourner la clef de la porte du fond ; puis il rejoint* HILAIRE *à la porte de gauche.*)

ROBERT

Eh bien, je te porterai moi-même à manger dans ma chambre, Hilaire.

HILAIRE, *en sortant.*

J'aime mieux que vous m'appeliez Bouche, Louis Bouche : Hilaire est un nom supposé, vous savez bien...

(*Ils sont tous deux sortis.*)

LA VOIX DE MOSTIER

Non, vraiment, je sais que vous êtes là, Robert, et vous êtes fou, mon ami.

(*La porte cède brusquement et* MOSTIER *pénètre dans la pièce vide.*)

SCÈNE II

MOSTIER, ROBERT.

MOSTIER, *regardant avec étonnement autour de lui.*

Robert !... Robert !... il n'y a personne...

(*Il aperçoit les feuillets du manuscrit de* ROBERT, *épars auprès de la fenêtre depuis le matin. Il commence à les ramasser.* ROBERT *entre pendant ce temps et se laisse choir dans un fauteuil.*)

MOSTIER, *se retournant.*

Eh ! eh ! cher ami ! Mais que faites-vous donc ?

ROBERT

Vous le voyez, rien, rien.

MOSTIER

J'ai frappé cinq bonnes minutes à votre porte.

ROBERT

Vraiment ? Vous avez frappé pendant cinq minutes ?

MOSTIER

Je vous en donne ma parole, Robert

ROBERT

C'est possible, bon ami. Mais c'est un grand tort et une ingrate démarche que de frapper plus d'une fois à une porte qui ne s'ouvre point.

MOSTIER, *interdit.*

Qui donc vous a pareillement brouillé les feuillets de votre manuscrit ? Voilà qui est plus fort, on a marché sur ce papier ! Mais, Robert, on l'a trépigné, votre manuscrit.

ROBERT

Allons, bon ami, tout ça n'a qu'une maigre importance. Je vous assure, ne vous tourmentez pas : je ferai balayer tantôt toute cette paperasse.

MOSTIER

Vous ferez balayer ? (*Il pose les papiers sur la table et vient vivement vers* ROBERT.) Regardez-moi, Robert ! Votre figure est toute

changée ! Je ne comprends rien à votre attitude, ni à votre langage.

ROBERT

Je renierais mon visage s'il était assez sot pour trahir les décisions de mon âme. Ne vous y trompez pas, Mostier : ma tête est celle d'un homme qui a grandement chaud et qui n'a cure de le cacher. Quant à mon langage, quant à mon attitude, je vous les abandonne pour des choses bien volontaires et qui sont telles que je veux qu'elles soient.

MOSTIER

Avouez que ce manuscrit...

ROBERT

Que diriez-vous, si je vous disais : bon ami, souffrez que je ne prononce pas ce discours, demain ; je n'ai plus envie de prononcer ce discours ?

MOSTIER

Je vous répondrais, mon enfant, qu'en un pareil moment, les devoirs du fils d'Emmanuel Bailly sont au-dessus d'un caprice.

ROBERT

Vous parlez de devoir, de caprice : vous appelez mes volontés des caprices...

MOSTIER

Non, n'insistez pas. Dites-moi plutôt franchement quelle est donc cette personne avec qui vous parliez tout à l'heure.

ROBERT

Vous voulez rire, bon ami. N'introduisez-vous pas, vous-même, auprès de moi tous les gens dont il m'est donné de goûter l'entretien ?

MOSTIER

Robert, ne jouons pas au plus fin

ROBERT

Je n'oserais pas, bon ami.

MOSTIER

Et quel motif aviez-vous de chasser aussi brusquement Eloi de cette pièce ?

ROBERT

Ah ! ah ! Eloi ne perd jamais de temps

MOSTIER

C'est-à-dire que je l'ai précisément rencontré comme je montais auprès de vous. Voyez-vous, Robert, à la réflexion, je crois que la figure de cet homme ne m'est pas absolument inconnue.

ROBERT

De quel homme parlez-vous ?

MOSTIER

Mais de celui qui était avec vous tantôt...

ROBERT

Ah ! ah !

MOSTIER

... et que j'ai reçu moi-même fort brièvement, ce matin. Certes, je ne saurais dire où j'ai pu voir jadis ce visage et cette allure...

ROBERT, *attentif.*

Car vous pensez bien l'avoir vu, n'est-ce pas ?

MOSTIER

C'est bien vague, bien lointain. Mais, n'en

parlons plus, Robert ! Vous recevez qui bon vous semble...

ROBERT

Bien entendu !

MOSTIER, *piqué.*

N'en parlons plus. (*Il gagne le bureau.*) Je vous ai laissé la liste de nos invités de ce soir. Qu'en avez-vous fait? (*Il va pour ouvrir le tiroir du bureau.*) Vous en souvenez-vous, Robert ?

ROBERT, *debout d'un bond.*

Attendez, attendez !

MOSTIER

Vous l'avez sans doute rangée...

ROBERT, *blême et calme.*

Ne touchez pas au tiroir, Mostier.

MOSTIER

Mais à quel tiroir ?

ROBERT, *sans bouger.*

Je vous prie de ne pas ouvrir le tiroir du bureau, de mon bureau.

MOSTIER

Je vous le disais bien, vous êtes malade, malade, mon cher Robert !

ROBERT

Je n'en disconviens pas.

MOSTIER

Que venez-vous d'inventer? J'ai sur moi les clefs de ce meuble depuis dix ans que votre père est mort, et nous en disposons en commun depuis quelques années que vous êtes un homme.

ROBERT, *contenu.*

La feuille que vous cherchez n'est pas là. (*Un temps.*) Et puis... ouvrez le tiroir si vous voulez.

MOSTIER

Vous comprenez bien que, maintenant, je ne toucherai plus à ce tiroir pour rien au monde.

ROBERT

Ah ! ah ! ouvrez-le, si cela vous plaît.

MOSTIER

Robert !... Robert ! Si vous ne voulez pas me voir quitter cette maison sur l'heure, vous me donnerez sincèrement l'explication de votre conduite. Ne vous dérobez pas, Robert. Jamais vous n'avez parlé sur ce ton au plus ancien ami de votre famille. Oh ! je sais bien, je sais mieux que personne, qu'il est difficile de fonder sur votre caractère.

ROBERT

Ne vous en plaignez qu'à vous-même, Mostier, qui m'avez composé tel ce caractère.

MOSTIER, *bonhomme.*

Mon pauvre enfant, je vous ai presque complètement élevé moi-même, j'ai supporté presque seul les responsabilités de votre éducation : je suis donc fait à votre humeur et n'en prends plus guère ombrage. Mais j'attendais mieux du temps et de l'amitié...

ROBERT, *subitement radouci.*

Je vous ai donné du mal, bon ami.

MOSTIER

Il n'est pas dans mon esprit de vous adresser des reproches, Robert. Mais nul mieux que vous ne m'a fait curieusement sentir l'abîme qui peut séparer un père d'un fils...

ROBERT, *attentif.*

Vraiment, bon ami ?

MOSTIER

Vous êtes un jeune homme singulier, mais vous étiez un plus étrange enfant encore. Personne ne le sait comme moi ; vous n'en pouvez avoir vous-même qu'une médiocre idée, car on ne se juge pas, on ne se voit pas. Vous avez eu pour père l'homme le plus expansif, le plus généreusement ouvert, le plus prodigue de soi-même que l'on puisse rencontrer... et cependant, j'ai dû lutter pendant toute votre enfance contre le caractère le plus secret, le plus concentré, le moins franchement accessible... Votre père tenait beaucoup à un système d'éducation dont il avait tout lieu d'attendre les résultats les plus

éclatants, les plus sûrs. Ah ! Robert, la morale de votre père a fait fortune ailleurs, depuis, mais que de mal ai-je dû prendre pour vous la faire accepter à vous, tout d'abord ! Vous m'écoutez, mon ami, vous m'écoutez ! Jamais vous ne saurez le tourment qui s'empara de votre père mourant à vous sentir devenir un homme, certes, mais cependant pas l'héritier qu'il souhaitait à ses idées... (*Un temps.* MOSTIER *soupire.*)

ROBERT, *presque humble.*

Parlez encore, bon ami. Vous parliez de tourment...

MOSTIER

... Tenez ! votre père avait une impulsive nature d'apôtre. Jamais, Robert, jamais il n'a pu décider son propre fils à participer à ses entraînements, à ses élans...

ROBERT

Jamais, n'est-ce pas ?

MOSTIER

Vous étiez encore un petit enfant qu'il nous fallait déjà livrer de vrais combats.

ROBERT

Oui, oui.

MOSTIER

Tous nos efforts, à votre mère et à moi-même, se heurtaient à quelque chose de dur et d'étranger qui a parfois valu des larmes à votre mère, Robert.

ROBERT, *avec une exaltation mal contenue.*

Ah ! ah !

MOSTIER

Ah ! avec quelle constance nous sommes-nous employés à vous rapprocher de ce grand homme qui est mort trop tôt pour vous, et que, je crois, vous avez mal connu, mon ami, ou mal compris. Vous êtes, bien sûr, un noble esprit et je ne vous parle ainsi que parce que je me sens beaucoup plus vieux que vous... Il a fallu faire votre conquête de vive force.

ROBERT, *tout à coup debout*

Vraiment, il a fallu cela ?

MOSTIER, *à ses souvenirs.*

Certes oui, mon enfant...

ROBERT

Il a fallu, dites-vous, que cette conquête fût faite ? Et maintenant, Mostier, suis-je assez complètement cet homme que vous désiriez que je fusse ?

MOSTIER

Oh ! je ne sais... (*Il relève la tête.*) Mais, qu'avez-vous encore et quelle figure faites-vous, quelle figure ?

ROBERT

Ne faites pas attention... Il est entré dans mon cœur une puissante cause de trouble, une cause de tumulte imprévue, vous dis-je, et je ne peux pas plus longtemps me contenir. (*Il arpente la pièce avec une orageuse impatience.*) Allons, ne désespérez pas, je suis votre homme. Voyez : je porte l'uniforme et je dis, depuis vingt-trois ans, bien des mots qu'il ne me serait jamais venu à l'esprit de dire tout seul. Soyez donc satisfait, Mostier. Mais, voyez-vous, il vient de m'entrer une certitude étouffante dans la poitrine... et le temps n'est

pas encore venu pour vous d'en connaître la saveur, ni l'étendue... Ah ! une chose, Mostier, une chose que vous me semblez ignorer : les enfants forment des rêves, bon ami, des rêves qu'il n'appartient à personne de diriger, des rêves qui sont au large de toute éducation et qui vont où les regards des pédagogues ne vont pas. Oh ! ce n'était pas un rêve bien fou, croyez-le : me voici raide et savant, tout décoloré par l'odeur des bibliothèques ; mais j'ai souvent pensé que je pourrais habiter une petite ville de la montagne... J'y aurais une vie obscure, fraîche, sans écho. Mon père serait un vieil homme souriant et laconique. Tenez, je vois cet homme : il habite une maisonnette pleine d'objets puérils et charmants ; il a d'interminables loisirs qu'il occupe à peindre des fleurs sur des éventails ou sur des menus. Il copie, de temps en temps, un coin de paysage, et trois amis bienveillants l'admirent. Quand il est las de s'être promené sur l'esplanade, il retrouve de vieilles gens comme lui et joue.... aux cartes, car il est

très fort aux cartes. Oh ! c'est un père léger à porter, que l'on aime et que l'on ignore. C'est un père qui ne vous étouffe pas, qui ne vous accable pas... (ROBERT *est arrivé devant la statue d'Emmanuel Bailly.*) Mais vous entendez des choses bien incohérentes, n'est-ce pas, Mostier ? Voici mon père. Dites-moi donc s'il est vrai que je lui ressemble tant.

MOSTIER, *pâle et déconcerté.*

Vous dites mille folies, et je ne sais vraiment si vous êtes un ingrat, un malade ou un pauvre d'esprit. Regardez, regardez cette belle figure. Vous comprendrez peut-être l'honneur et la grandeur qu'il y a pour un jeune homme de votre âge à retrouver dans ses traits quelques-uns de ceux-là.

ROBERT

Ma figure ! Allons donc, on ne la connaît pas. Je vous promets de confronter à l'occasion ma vraie figure avec celle-ci. (*Il montre la statue.*) Il y a sur les os de mon visage une chair docile et contrainte où j'ai

grande honte de trouver l'empreinte de doigts étrangers. Ne regardez pas vos mains, par hasard, Mostier : elles ne créent pas ce qu'elles touchent, surtout lorsque cette matière qu'elles veulent pétrir est moi, moi ! entendez-vous ? Eh ! vous voilà bien décontenancé, cher Mostier. C'est votre faute : il ne faut pas pousser à bout un homme comme moi. Que faites-vous ici d'ailleurs ? Quelles chères minutes perdez-vous auprès de ce benêt ? Ne tenez-vous pas caché dans l'antichambre le pesant M. Treuillebert, cet orateur pour congrès ? N'avez-vous pas oublié dans le salon d'honneur quelque Colonel Bérini ? Voilà la statue qui vous regarde, Mostier. Attention... le secrétaire de Son Excellence... et mon tailleur qui va modifier la coupe de mon habit ! Que faites-vous ici, bon ami, que faites-vous auprès de moi, à la veille d'un si grand jour ?

MOSTIER, *atterré.*

Robert ! Robert ! Vous perdez tout sens.

Je vais de ce pas voir votre mère. Je ne resterai pas une minute à vos côtés...

ROBERT

Non, non ! Vous êtes ici chez vous. Considérez comme la vôtre cette maison que je veux avoir quittée ce soir. (*Il gagne la porte et revient.*) Mais qu'est-ce à dire, vieil homme? Vous croyez-vous capable de mesurer l'étendue d'un seul de mes désirs ? Qui vous fait juge de propos dont vous ignorez la cause et la portée ? Adieu, Mostier ! Attention : vous marchez sur le manuscrit de mon discours. Ramassez, ramassez, bon ami ; passez tout cela à ...Guillermoz, qui est homme à en tirer un parti considérable. Et puis, méditez sur la gratitude...

(*Il sort à gauche en tirant violemment la porte.* MOSTIER *demeuré seul agite fébrilement la sonnette. Entre* ELOI.)

SCÈNE III

MOSTIER, ELOI, puis ALICE.

MOSTIER, *nerveux, parcourant la pièce en tous sens.*

Ramassez ces papiers. Bien ; posez-les sur la table. Savez-vous si Madame Bailly est chez elle ?

ELOI

Il me semble que Madame est sortie.

MOSTIER

Allez voir. Si Madame Bailly est sortie, sachez où elle peut se trouver à cette heure et apportez-moi mon chapeau.

(ELOI *sort.* MOSTIER *se jette dans un fauteuil. Entre* ALICE, *parée comme pour une fête. Elle vient jusqu'à* MOSTIER *et fait une révérence.*)

ALICE

Voilà, mon oncle. Voilà une belle dame...

MOSTIER, *en sursaut.*

Tu m'as fait peur. Qu'est-ce que c'est que cette toilette ?

ALICE

C'est ma belle robe pour la fête de demain. Je viens de l'essayer et je voulais vous la montrer, mon oncle.

MOSTIER

C'est bien, c'est bien.

ALICE

Oh ! comme vous avez l'air contrarié ! Vous ne regardez pas cette belle étoffe et la fine couleur que j'ai choisie.

MOSTIER

Il s'agit bien de couleur, Alice ! As-tu vu Madame Bailly tantôt ?

ALICE

Ma marraine travaillait encore avec M. Guillermoz il y a une heure. Il n'est rien arrivé de grave, mon oncle ?

MOSTIER

Non, ce n'est pas grave... C'est triste. Je viens d'avoir avec Robert une scène stupide, une espèce de querelle odieuse.

ALICE

Avec Robert ?

MOSTIER

Oui, oui. Il y a dans l'esprit de ce garçon une pénible incohérence. Je ne le crois ni méchant, ni sot ; mais il a choisi ce jour, précisément, pour me tenir des propos ridicules et... et... il faut que j'en parle au plus tôt à sa mère.

ALICE

Oh ! mon oncle, vous le connaissez peut-être mal...

MOSTIER

Qui donc ?

ALICE

Mais... mais Robert, mon oncle.

MOSTIER

Oh ! par exemple ! Je l'ai vu naître

pousser, Robert ! Je l'ai fait, cet homme ! C'est moi qui l'ai fait comme il est et ce qu'il est.

ALICE

Peut-être n'avez-vous pas bien compris ce qu'il avait l'intention...

MOSTIER

Pas bien compris ? Moi ! moi ! Allons, tu n'es qu'une petite fille. Pas compris... pas compris... évidemment, je n'ai pas très bien compris, mais...

ALICE

Que vous a dit Robert, mon oncle ?

MOSTIER

Il m'a tenu sur son père des propos... il n'y a rien à comprendre : c'est absurde, c'est à désespérer de toute idée, de toute discipline.

(ELOI *vient d'entrer, portant le haut de forme de* MOSTIER.)

MOSTIER

Alors Madame Bailly n'est pas chez elle ?

ELOI

Madame a dû rendre visite à M. Adolphe Duply-Desmoûtiers, dans son atelier.

MOSTIER

Ah ! c'est vrai, c'est vrai : les photographies du monument ! Mon chapeau !

ELOI

Je dois dire à Monsieur qu'il est trois heures et demie et que l'envoyé spécial du "*Bulletin National*" vient d'arriver : il est dans la galerie.

MOSTIER

Guillermoz ? où est Guillermoz ? Allez lui dire qu'il reçoive l'envoyé spécial.

ELOI

M. Guillermoz est au ministère. Il ne rentrera pas avant cinq heures trois quarts

MOSTIER

Oh ! mais moi, je n'ai pas le temps, entendez-vous, pas le temps...

ELOI

Dois-je alors prévenir Monsieur ?

MOSTIER

Non, non, laissez Monsieur tranquille... tranquille.

ELOI

Faut-il congédier l'envoyé spécial ?

MOSTIER

A aucun prix ! Ecoutez-moi, Eloi : vous allez recevoir vous-même cet envoyé spécial. Etiez-vous là ?... Mais oui, vous étiez là, lorsque j'ai reçu le directeur des *Conférences de la jeunesse féminine*. Vous souvenez-vous à peu près de mes paroles ? Allons, rappelez-vous, rappelez-vous les choses essentielles : Souscription nationale... Hommage des familles... Génie bienfaisant... Volonté de l'Amour... N'oubliez pas de prononcer ces mots : Nécessité d'une morale individuelle...

ELOI

Parfaitement ! et aussi : Insuffisance des morales collectives... Triomphe du sentiment sur la passion...

MOSTIER

C'est ça, c'est très bien. Vous pourrez parfaitement recevoir cet envoyé spécial.

ELOI

Je dirai que Monsieur Mostier était au désespoir...

MOSTIER

Oui, au désespoir.

ELOI, *confidentiel.*

Comme toujours, n'est-ce pas, je dis : Monsieur Alain Mostier, l'ami de la première heure, le collaborateur fidèle et l'avisé conseiller...

MOSTIER

Chut ! hum... Voyons, Eloi, Eloi... (*Il regarde vers* ALICE *qui, le dos tourné, semble inspecter les rayons de la bibliothèque, et il continue plus bas.*) Mon Dieu, oui ! Dites cela. N'oubliez pas, n'oubliez pas... collaborateur fidèle, hein ? col-la-bo-ra-teur... oui, oui ! (*Tout haut.*) Je sors. Au revoir, Alice. Si l'on me demande, Eloi, dites que je suis avec Madame

Caroline Emmanuel Bailly chez le statuaire Adolphe Duply-Desmoûtiers. Et puis, faites toujours attendre : je reviendrai, je vais revenir tout de suite.

(*Il sort. Un temps.*)

ELOI

Mademoiselle ?

ALICE

Qu'y a-t-il, Eloi ?

ELOI

Je vais être obligé de m'absenter quelques minutes, Mademoiselle. Si l'on me demande, je suis... je suis en train de recevoir l'envoyé spécial du " *Bulletin National* ". Mais, je vais revenir, je vais revenir tout de suite.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV

ALICE, ROBERT.

ALICE *est sur le point de sortir à droite, lorsque la porte de gauche s'ouvre.* ROBERT

*entre prudemment, puis, n'apercevant qu'*Alice, *il traverse vivement la pièce.*

ALICE

C'est toi, Robert ?

ROBERT, *préoccupé.*

Attends... Il est parti ?

(*Il gagne le bureau.*)

ALICE

Qui ?

ROBERT

Mostier.

ALICE

Oui, mon oncle vient de partir. Que s'est-il donc passé, Robert ?

ROBERT

Laisse-moi, une seconde. Il faut que je prenne ici quelque chose et que je remonte chez moi. (*Il a ouvert le tiroir et rassemble en hâte les papiers qu'il y avait cachés. Puis, tout à coup.*) Il y a longtemps que tu es là ?

ALICE

Cinq minutes, peut-être.

ROBERT, *fébrile.*

J'espère bien que tu ne l'as pas vu ouvrir le tiroir ?

ALICE

Quel tiroir ? Non, je n'ai rien vu.

ROBERT

C'est pourtant bien étonnant ! (*Soudain calmé.*) Ah ! non... voilà, voilà. (*Il entasse le tout dans les poches intérieures de son vêtement.*) J'avais fait une imprudence. (*Il s'apprête à retraverser la pièce et affecte un ton dégagé.*) Mais comment es-tu donc vêtue ?

ALICE, *se plaçant devant lui.*

Ne fais pas attention : cela n'a pas d'importance.

ROBERT, *essayant d'être léger et gagnant toujours vers la porte.*

Et quelle belle robe ! Et quelle charmante façon de marier les couleurs et de tripoter l'étoffe...

ALICE, *grave.*

Ne t'occupe pas de ma robe, Robert.

ROBERT, *s'arrêtant net.*

Eh bien ! de quoi faut-il m'occuper ?

ALICE

Depuis que nous sommes des amis, depuis des années que tu me parles comme à une vraie amie, jamais je n'ai vu sur ta figure cette sorte de tumulte et de fureur.

ROBERT, *s'arrêtant.*

De tumulte, Alice, crois-tu ?

ALICE

Oh ! certes...

ROBERT

... Et de fureur ? Soit, regarde-moi ! Ai-je donc la démarche, ai-je donc le regard d'un homme malheureux ? Il se pourrait plutôt qu'il y ait, dans mes yeux, une flamme vigoureuse et une joie telle que je ne puisse plus songer à en dissimuler la violence.

ALICE

Tu ne me diras donc rien ? Tu ne confieras donc pas quelque chose à ton amie ? Qu'est-ce que tu as pu dire à mon oncle ?

ROBERT

A Mostier ?

ALICE

Je l'ai trouvé tout désemparé, tout déconcerté. Que lui as-tu dit ? Tu parles de joie, et il est peut-être vrai que tu ne sois pas malheureux ; mais il y a quelque chose qui me fait peur dans cette joie : elle ne ressemble pas à une bonne joie, à une joie qu'on peut partager. Pourquoi cherches-tu à t'en aller ? Tu oublies que nous nous sommes promis de ne nous jamais rien cacher ?

ROBERT

C'est vrai, mais je sais encore bien mal ce que je dois te confier. Il faut que je m'habitue à cette idée avant de pouvoir t'en parler... et tu verras quelle étonnante nouvelle.

ALICE

Si cette nouvelle était heureuse, elle ne t'arriverait pas dans un orage. Tu n'as pas le visage de quelqu'un qui travaille pour sa paix et pour celle des autres.

ROBERT

Qu'en sais-tu ? Tu n'as jamais vu le visage d'un homme qui vient de contempler une vérité en face. Oh ! la vérité peut ne pas être toujours propice à un bonheur universel: elle est laide et magnifique. Mais c'est toujours la vérité... Comment, comment seraitelle favorable à la paix, celle dont la découverte suffit à faire, entre les hommes, deux partis irréconciliables ? Mais je ne suis pas mécontent...

ALICE

Je suis bien sûre maintenant que tu vas jeter un grand trouble autour de toi.

ROBERT

Certes non. Je ne veux plus que le silence autour de moi. Oh ! misère ! Je n'ai jamais respiré comme aujourd'hui, avec, contre mes flancs, contre ma poitrine, là, dans mes poches, ces vieux secrets, tous ces mensonges, toute cette honte. Ce soir ! je te raconterai tout ce soir. Et tu comprendras comme il est de toutes façons difficile de vivre... Si un homme

a été volé, tu ne trouveras pas blâmable qu'il réclame son bien ?...

ALICE

Tu n'es pas un homme à qui l'on ait volé quelque chose...

ROBERT

...Et si ce bien n'est pas de l'argent, ni de la terre, ni même de l'amour ? Si c'est une chose plus intérieure. Oh ! beaucoup plus précieuse ? Ah ! ne me regarde pas avec étonnement. Tu te demandes quelle est cette voix, quelles sont ces paroles... C'est peut-être un homme nouveau que tu entends...

ALICE

Rappelle-toi : c'est avec une autre voix, ton ancienne voix et c'est avec d'autres paroles que nous avons su être heureux, déjà, quelquefois.

ROBERT

Il ne s'agit plus d'être heureux quelquefois, mais maître de soi, constamment libre, et maître du monde ainsi qu'on l'est quand on est maître de soi-même !

ALICE

Oh ! tu parles d'être maître de soi, et tu dis cela comme un homme qui ne se possède pas. Tes mains tremblent : tu ne peux même pas empêcher tes mains de trembler, je les sens bien, je les sens bien dans les miennes...

ROBERT

Elles ne trembleront pas tout le temps. Elles s'habitueront à tout, même à être les mains d'un homme délivré. — Il y avait ici un vieux mensonge ignoré de tous, un mensonge oublié par la seule personne qui ne l'ignorait point. Je ne peux pas demeurer plus longtemps le prisonnier de ce mensonge. A d'autres les restes du festin ! Merci ! Je n'ai pas faim et cette nourriture ne m'est pas due. Il faudra partir... Non, je ne suis pas le fantôme de qui que ce soit ! Je suis un homme seul sur une route ! Je suis un homme obscur et ignoré, tout seul, sur sa route...

ALICE

Tu ne veux pas remonter chez toi, main-

tenant ? Tu ne peux pas rester seul avec cette colère.

ROBERT, *mystérieux.*

Je ne suis pas seul, là-haut. Mais, en vérité, j'apprends à être seul une fois pour toutes.

ALICE

Etre seul ? Oh ! Robert ! ne remonte pas !

ROBERT

Laisse-moi passer, mon amie. Ce soir ! Je te dirai tout ce soir. Laisse-moi passer.

ALICE

Dans cet état où tu es, un homme ne peut rien faire d'heureux ni de beau. Je suis bien sûre que je vais être malheureuse, et toi, et tout le monde aussi...

ROBERT, *passant outre.*

Allons, allons ! Il importe en ce moment d'être soi-même et à quelque prix que ce soit.

(*Il écarte* ALICE *et sort.*)

ALICE, *la voix pleine de larmes.*

Robert !

SCÈNE V

ALICE, MOSTIER, MADAME BAILLY.

ALICE, *demeurée seule, veut traverser la pièce mais elle se met à pleurer nerveusement et s'arrête. Entrent* MOSTIER *et* MADAME BAILLY.

MADAME BAILLY

Il est fort heureux que vous ayez pris le même chemin que moi. Vous disiez donc, Mostier ?

MOSTIER, *apercevant* ALICE.

Attendez, attendez, chère Madame.

MADAME BAILLY

Eh bien ? Mais qu'avez-vous, Alice ?

ALICE

Oh ! rien, rien, marraine.

MOSTIER

Mais qu'est-ce que tout cela veut dire ?

MADAME BAILLY

Laissez-la, Mostier. (*Doucement, à* ALICE.)

Qu'est-ce que tu as, mon enfant ? Qui t'a fait de la peine ?

ALICE, *dans les sanglots.*

Personne...

MOSTIER

C'est trop fort !

MADAME BAILLY

Mais laissez-la donc, Mostier. — Tu ne veux rien me dire, à moi, mon enfant ? Tu ne veux rien dire à ta marraine ?

ALICE

Je... je n'ai rien.

MOSTIER

Vous le voyez, Madame : il ne se passe ici que des choses incompréhensibles. Il faut absolument...

MADAME BAILLY

Taisez-vous, Mostier, et n'embrouillez pas tout ! Nous sommes déjà bien mal disposés en ce moment pour consoler cette enfant autant que pour parler des choses sérieuses qui nous occupent.

MOSTIER

Et dont il faudrait parler sans retard... La journée s'avance, Madame, et le dîner est à huit heures...

MADAME BAILLY

C'est bon ! Ne doutez pas du temps ! Viens, mon enfant. (*Elle entraîne affectueusement* ALICE.) Monte chez toi, veux-tu ? j'irai te rejoindre tout à l'heure.

ALICE

Merci, marraine, ne vous donnez pas la peine...

MOSTIER

Faut-il vous attendre ici, Madame ?

MADAME BAILLY

Mais je ne m'en vais pas, vous le voyez, Mostier. A bientôt, Alice, attends-moi dans ta chambre. C'est bon ! Te voilà tout à fait sage... (*Elle attend qu'*ALICE *se soit éloignée, referme la porte et revient à* MOSTIER.) Eh bien ?

MOSTIER

Il est plus de quatre heures, maintenant. C'est à ne plus savoir où donner de la tête.

MADAME BAILLY

De quoi vous plaignez-vous ? Nous disposons d'une demi-heure et nous ne pouvons mieux l'employer qu'à causer de choses graves. (*Un temps.*) Savez-vous si cet homme est parti ?

MOSTIER

On ne l'a pas vu sortir en bas, mais il y a la porte du jardin...

MADAME BAILLY

J'ai la clef de cette porte chez moi.

MOSTIER

Alors ce bonhomme n'a pas quitté la maison.

MADAME BAILLY

Robert aurait conservé son visiteur chez lui ? C'est possible. (*Dégagée.*) C'est son affaire. Et de quoi s'entretenaient-ils, quand vous les avez trouvés ici, avant votre querelle, votre algarade ?

MOSTIER

Mais, chère Madame, vous pensez bien que je n'ai pas écouté...

MADAME BAILLY

Il n'y a pas dans ma question de quoi être ému, mon cher Mostier. Vous êtes l'ami dévoué et vous avez été le précepteur savant de notre Robert... et l'on entend parfois, bien involontairement, des propos que l'on n'écoutait point...

MOSTIER

Certes, et j'avoue d'ailleurs que les quelques mots de cette conservation que j'ai, par hasard, entendus au moment où j'allais ouvrir la porte ne m'ont semblé ni graves, ni cohérents, ni même intéressants... Le cercle de Boutreville ? Je vous demande un peu ? C'est une affaire de cotisation honoraire. Y a-t-il donc un cercle à Boutreville ?

MADAME BAILLY

Je l'ignore, Mostier, et c'est sans intérêt, comme vous le dites.

MOSTIER

Quant à cette jambe cassée... J'ai mal entendu, ou mal compris...

MADAME BAILLY

De quelle jambe cassée voulez-vous parler?

MOSTIER

C'est assez vague... Juste comme je saisissais le bouton de la porte, j'ai, par inadvertance, surpris quelques paroles sur un certain Florent qui se serait cassé la jambe, au cercle de Boutreville. Il y a aussi cette histoire de vieux garçon et, attendez donc, d'édredon et de paquets ! Que sais-je ? On ne peut faire attention à cela... Comme je mets la main sur le bouton de la porte, j'entends : " très fort au piquet... " Que voulez-vous que cela me frappe ! Et j'entends qu'il s'agit de petites rentes et de peinture... Mais, mais quoi, chère Madame, seriez-vous mal à l'aise ?

(MADAME BAILLY *s'est assise, pâle et roide, dans un fauteuil.*)

MADAME BAILLY, *avec effort.*

Non, vraiment, Mostier. J'ai simplement lieu d'être fatiguée, vous comprenez, au terme de cette rude semaine... (*Très contenue.*) A quel propos vous êtes-vous querellé avec mon fils, cher ami ?

MOSTIER

Des vétilles, Madame, mais que mon âge me force à considérer... Il m'a pris à partie, avec verdeur, sur toutes choses ; il m'a presque interdit de porter la main sur un tiroir de ce bureau, où nous rangeons depuis dix ans des objets et des papiers sans importance. Il a fait tant et si bien que j'ai dû, pour le rappeler au respect, lui dire tout le mal que nous a valu cette éducation que nous lui avons faite, et le souci qu'il donnait à son père, et même les larmes... qu'il a pu arracher à une personne d'élite comme vous, chère Madame. Il a fallu que je lui fasse honte avec son entêtement, ses fugues et son hostilité...

MADAME BAILLY, *avec une froide colère.*

Ah ! vous lui avez rappelé tout cela, Mostier. Et que disait-il ?

MOSTIER

Mais il écoutait, il écoutait, chère Madame, avec un calme concentré qui n'est cependant pas dans ses habitudes. Je ne l'ai jamais vu pareillement attentif ! Et, tout à coup, il est entré dans une violente colère qui n'a ménagé personne, ni moi, ni la mémoire de son père... Il a dit mille folies, mille paroles saugrenues. Non certes, je ne resterai pas une semaine... pas une année de plus aux côtés de Robert, s'il ne retire complètement tous les propos offensants qu'il a dirigés contre moi. Qu'en pensez-vous, Madame ? (*Silence.*) Il choisit mal son moment... On ne fait pas une crise de névrose justement à la veille d'un tel jour. Voyons, Madame, il m'a déclaré, avec quelque emphase, qu'il comptait bien ne point passer un jour de plus dans cette maison... En présence d'un tel dissentiment, je sais ce qu'il

me reste à faire, et c'est à moi de me retirer.

MADAME BAILLY, *se levant, avec un calme affecté.*

Mostier, vous allez rester ici. Robert n'a rien dit qui soit spécialement dirigé contre vous, je peux vous l'affirmer.

MOSTIER

Mais vous devez reconnaître...

MADAME BAILLY

Mais non, mais non, Mostier. (*Elle vient vers* MOSTIER, *lui prend les mains et le force à s'asseoir à côté d'elle.*) Demeurez auprès de moi, mon ami, car, à cette heure, il se passe une chose grave et j'ai le plus grand besoin de votre affection, de votre dévouement.

MOSTIER

Vous ne doutez pas...

MADAME BAILLY

Je ne doute ni de la qualité, ni de l'étendue de notre vieille amitié. C'est pourquoi je vais

vous mettre au fait de l'événement qui remplit ma maison aujourd'hui. Il ne faut pas que Robert s'en aille, entendez-vous ? Je ne veux pas que Robert fasse une folie qui, dans un pareil moment, aurait les conséquences les plus désastreuses, je ne dis pas les plus pénibles.

MOSTIER

Mais, Madame, vous ne craignez pas sérieusement ?

MADAME BAILLY

Je ne craignais rien ce matin, et je crains tout maintenant. Je vous en prie, mon ami, ne prenez point cet air étonné. Il faut qu'à cette minute je puisse aveuglément compter sur vous, comme sur moi-même, plus sûrement que sur moi-même... Si Robert quitte ce soir ma maison, il ne reviendra plus. Eh bien, il faut qu'il vous trouve devant lui, sur le seuil, parce que... je ne peux pas moi-même y être. Il faut qu'il vous trouve, et que vous sachiez le retenir.

MOSTIER

Madame, je vous écoute et vous m'étonnez grandement.

MADAME BAILLY

Robert a dû, par un jeu de coïncidences cruelles, apprendre aujourd'hui une chose qui pouvait abattre jusqu'aux larmes un autre homme, mais qui l'a plus probablement exalté jusqu'à la violence. Oh ! je connais bien cet homme-là qui est mon fils. Facilitez ma tâche : elle est pesante et douloureuse. Si vous vous trouvez encore en présence de Robert, si vous devez vous employer à l'apaiser, à le retenir, il faut que vous soyez à même de comprendre les motifs de son chagrin ou de sa fureur. Nul doute que, poussé par la discussion, Robert ne vous tienne mille propos en apparence incohérents : il se peut qu'il vous dise, par exemple, qu'il quitte une maison qui n'est point celle de son père...

MOSTIER, *debout.*

Oh ! Madame je ne lui laisserai pas pro-

noncer une telle parole ! J'ai instruit Robert dans la vénération d'un grand homme...

MADAME BAILLY, *avec effort et autorité.*

Eh bien... eh bien... vous lui laisserez dire ce qu'il dira. (*Un grand silence.*) Venez ici, mon ami. Vous avez été le témoin de toute ma vie : je ne saurais rien redouter de vous et, à notre âge, une confidence même pénible ne peut que nous rapprocher davantage. Si Robert veut vous écarter en disant qu'il n'est pas le fils d'Emmanuel Bailly, il faut que vous sachiez qu'il ne dit pas un mensonge... Ne baissez pas ainsi la tête ! Nous vivons, depuis vingt ans, dans le bruit de la gloire. Nous nous sommes ensemble dévoués à cette gloire ; nous en sommes devenus les soldats... les serviteurs éblouis. Notre propre jeunesse racontée devant nous nous paraîtrait maintenant étrangère. Elle est étrangère, Mostier. Je l'affirme avec sérénité. Nous voici tous deux debout sur les marches d'une tribune qui est comme un trône. Considérez-

nous avec franchise : reconnaissez-vous en moi cette jeune femme belle et désœuvrée qu'un jour d'été l'on regarde traverser l'esplanade, et qui rit ? Non ! Il n'y a plus rien de commun entre la veuve d'Emmanuel Bailly et cette aimable personne, à qui ce jeune homme que vous étiez, mon ami, écrivait des billets qui ont été brûlés avec tant d'autres. Mais, regardez-moi : je suis maintenant une femme vieille et laide, et je n'ai pas travaillé pendant vingt ans pour rien. (*Un temps.*) Je ne veux pas, entendez-vous, que Robert quitte ma maison, parce que j'ai ardemment souhaité qu'il soit, quand même, le fils d'Emmanuel Bailly, et que je vivais tranquille, ayant suffisamment satisfait à mon vœu.

MOSTIER, *d'une voix tremblante.*

Madame...

MADAME BAILLY

... Je ne veux pas, Mostier, que Robert vous parle de son père : son père est Emma-

nuel Bailly. (*Plus bas.*) Pour l'autre, je ne connais pas cet homme et il ne m'intéresse pas. Robert est encore un enfant et ce qu'il a pu apprendre a jeté dans son esprit un trouble qu'il vous appartient de faire disparaître. L'éducation de Robert est l'œuvre de votre vie, mon cher Mostier...

MOSTIER

Certes, Madame...

MADAME BAILLY

... Et vous n'entendrez point qu'un tel labeur soit compromis à l'heure même où il s'achève. — Voyez-vous, Mostier, je viens de traverser une épreuve fort rude. Elle est traversée. Ce qui est établi depuis vingt ans à force de sollicitude, de constance, d'intelligence et d'amour, doit tenir devant une révélation comme celle qui atteint mon fils aujourd'hui. Vous pouvez me regarder, Mostier : je ne suis plus à l'âge où les femmes de ma race pleurent et je ne peux pas dire que j'aie tout fait pour éviter ce qui arrive.

A plusieurs reprises, j'ai même eu lieu de croire que cette minute était nécessaire : on ne paie jamais trop cher l'autorité. Si Robert reçoit ce coup sans en être trop profondément ébranlé, le passé sera détruit, détruit... Vous m'entendez, Mostier ? Et je vous demande d'assister mon fils, puisque je ne veux pas le faire moi-même.

MOSTIER

Comptez sur ma bonne volonté, Madame.

MADAME BAILLY, *changeant de ton.*

Vous verrez Robert ce soir. Il faut qu'il soit au dîner. Nous avons trois heures pour l'en convaincre. Vous ferez en sorte qu'il soit placé en face de moi à table... et je peux le regarder en face.

MOSTIER

Et vous, Madame, qu'allez-vous faire maintenant ?

MADAME BAILLY

Je comptais monter auprès d'Alice, mais je n'en ai réellement plus le temps, devant

ecevoir l'architecte et les directrices des patronages de jeunes filles. A propos, je peux vous abandonner l'architecte. Venez avec moi ; vous disposez, à cet égard, de quelques minutes seulement. Nous allons passer demain une terrible journée, Mostier, et je veux que Robert soit auprès de moi, à sa place, demain.

MOSTIER, *perdu.*

Mon Dieu ! mon Dieu ! Vous disiez donc que l'architecte ?...

MADAME BAILLY

Allons, ne vous affolez point : nous irons le recevoir ensemble et je vous quitterai tout aussitôt. (*On frappe. Entre* ELOI.)

ELOI

Monsieur... Il y a là le rédacteur de la " *Chronique des Sciences Morales* ".

MOSTIER

Ah ! je l'ai oublié, complètement oublié... Que faire, chère Madame, qu'en pensez-vous ?

MADAME BAILLY

C'est très fâcheux, Mostier, mais vous n'avez pratiquement pas le temps...

ELOI

Dois-je renvoyer cette personne ?

MOSTIER

A aucun prix !

MADAME BAILLY

Allons, venez, Mostier, venez.

(*Sort* MADAME BAILLY.)

MOSTIER

Eh bien ! Eloi ! que voulez-vous ? Recevez vous-même cet homme, dites-lui que je suis au désespoir...

ELOI

Soyez sans inquiétude, Monsieur.

(*Sort* MOSTIER.)

SCÈNE VI

ELOI, LE RÉDACTEUR.

(Eloi *ouvre la porte du fond et fait entrer un homme qui tire aussitôt de sa poche un bloc et un crayon.*)

ELOI

Monsieur Mostier sera au désespoir...

LE RÉDACTEUR

Monsieur... dites-vous ?

ELOI, *lentement.*

Monsieur Alain Mostier, l'ami de la première heure, le collaborateur fidèle et l'avisé conseiller du maître...

LE RÉDACTEUR

Attendez, attendez, vous dites... le col-la-bo-ra-teur fidèle... et... après ?...

RIDEAU

ACTE III

ACTE III

Le soir du même jour.

SCÈNE PREMIÈRE

ELOI, MOSTIER.

Au lever du rideau la scène est plongée dans l'obscurité. MOSTIER *entre par la droite. Il est en tenue de soirée. Il traverse la pièce à tâtons, ouvre la porte de gauche et appelle à voix basse.*

MOSTIER

Eloi ! Eloi !

(ELOI *entre, sur la pointe des pieds, et referme la porte derrière lui.*)

MOSTIER

Donnez de la lumière. (*Une lampe d'angle*

s'allume qui éclairera faiblement la scène pendant tout l'acte.) Monsieur est toujours là-haut ?

ELOI

Toujours.

MOSTIER

Vous l'entendez toujours parler ?

ELOI

Il parle pendant un bout de temps, puis on n'entend plus rien pendant un quart d'heure, puis ça recommence.

MOSTIER

Que s'est-il passé, quand vous avez été frapper à la porte au moment du dîner ?

ELOI

Il n'a d'abord pas répondu. Je me suis approché de la porte et j'ai dit, tout haut, que les invités étaient arrivés et qu'on n'attendait plus que Monsieur. Je l'ai entendu alors qui criait à l'intérieur : " Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Laissez-moi tranquille ! "

MOSTIER, *gêné.*

Ah ! ah ! Il était déjà très souffrant tantôt, en effet.

(*Entre* MADAME BAILLY, *dans une noire et sévère toilette de soirée.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME BAILLY.

MADAME BAILLY, *à* MOSTIER.

Eh bien ?

MOSTIER

Retournez à votre service, Eloi.

(ELOI *salue et sort.*)

MADAME BAILLY

Eh bien ?

MOSTIER

Eh bien, il est toujours là-haut.

MADAME BAILLY

Et toujours avec... cet homme ?

MOSTIER

Fort probablement, Madame. On l'entend causer de temps en temps.

MADAME BAILLY

Ah ! — Redescendons, Mostier, notre absence en bas est une chose ridicule et peu civile...

MOSTIER

Certes, mais étant donné l'indisposition de Robert... étant donné tout au moins ce que nous avons raconté...

MADAME BAILLY

C'est égal, descendons. Aujourd'hui, nous accumulons les choses stupides. Je parlerai à Robert, moi-même, ce soir. Il faudra bien que je lui parle.

(*Entre* ALICE.)

SCÈNE III

LES MÊMES, ALICE.

MOSTIER

Comment, toi aussi ?

MADAME BAILLY, *regardant attentivement* ALICE.

Tu n'es pas malade, Alice ?

MOSTIER

Alors, il n'y a plus personne en bas : c'est inouï !

MADAME BAILLY

Taisez-vous un peu, Mostier. — Tu n'es certainement pas malade, Alice ?

ALICE

Justement, marraine, je ne me sens pas tout à fait bien. Je vous en prie, permettez-moi de ne pas redescendre ce soir.

MOSTIER

J'aime à croire que Guillermoz est au moins resté au fumoir. Dépêchons-nous de redescendre, chère Madame. (ALICE *s'est assise.*) Eh bien, que fais-tu là, petite ? Si tu es malade, il faut t'aller coucher.

MADAME BAILLY

Mostier, mon cher ami, votre place est avec nos invités.

MOSTIER

Sans doute, chère Madame... mais de quoi te plains-tu, Alice ?

MADAME BAILLY

Laissez votre nièce avec moi, voulez-vous ? Allez devant et je vous rejoins sans tarder.

MOSTIER

C'est vrai : nous voilà tous ici, et ces gens qui parlent tout seuls...

MADAME BAILLY

Je ne peux pas croire qu'ils s'ennuient ; mais allez leur tenir compagnie, je vous suis.

MOSTIER

J'y vais. (*Se retournant sur le seuil.*) Pour Robert, voyez-vous...

MADAME BAILLY, *lui imposant silence.*

Oui, oui. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

MADAME BAILLY, ALICE.

MADAME BAILLY, *sans quitter* ALICE *des yeux.*

Reste assise, mon enfant. Tu as bien fait de quitter tout ce monde, puisque tu te sentais

lasse. Vas-tu seulement te reposer quelques instants ? ou veux-tu regagner ta chambre pour dormir en attendant les fatigues de demain ?

ALICE

Oh ! je vais seulement me reposer un peu, marraine.

MADAME BAILLY

Pourquoi n'irais-tu pas te mettre sur la chaise-longue, dans mon boudoir ?

ALICE

Merci, marraine, je suis bien ici, je vous assure.

MADAME BAILLY

Ah ! C'est ici que tu préfères rester ? C'est bien ! c'est bien ! (*Elle jette un long regard sur* Alice *et va pour sortir.*) Je descends, mais j'enverrai prendre de tes nouvelles dans quelques minutes...

ALICE, *vivement.*

Oh ! c'est tout à fait inutile, marraine : je me sens déjà bien mieux.

MADAME BAILLY, *revenant vers* ALICE.

Alice, il se peut que, si tu demeures ici, Robert t'y rencontre...

ALICE

Eh bien, marraine ?

MADAME BAILLY, *insinuante et contenue.*

Evidemment, c'est sans importance. Mais, nous avons dit au dîner que Robert était fatigué, malade : ce n'est qu'en partie vrai. Robert n'est malade que... moralement. Robert traverse une crise morale en ce moment. Oh ! je te dis tout cela... Tu ne me regardes pas bien vaillamment, mon enfant ; tu n'es pas plus mal, non ? (*Un temps.*) Robert ne t'a sans doute rien dit de ses ennuis, Alice ? Alice, pourquoi pleurais-tu tantôt ? Pourquoi n'en as-tu rien voulu dire à ta marraine ? Oh ! tu n'aimes pas assez ta marraine, Alice... Allons, ne prends pas cet air effaré. Tu causes très souvent avec mon fils : tu le connais sans doute très bien, ton ami Robert, et c'est un homme qui se livre peu... ce n'est pas un

homme très confiant que mon Robert. Par hasard, mon enfant, Robert ne t'aurait rien avoué de ses soucis, tantôt ?

ALICE

Mais que supposez-vous que Robert puisse m'avouer, marraine ?

MADAME BAILLY

Oh ! le fait est que tout cela n'a aucune importance et qu'à la veille d'un tel jour nous avons assez de fatigues à redouter pour ne point nous inquiéter d'autres choses. Repose-toi, mon enfant, et, si tu peux, viens nous rejoindre. (*Elle s'éloigne, et puis revient.*) Ah ! il faut que je te demande une chose. Tu vois comme je parle sérieusement... ce n'est pourtant pas que la chose que je veux te demander soit bien grave ; mais... mais... tu sais combien j'aime Robert et que son intérêt... et que mon affection pour lui... Enfin ! si Robert te disait quelque chose... c'est peu probable, mais s'il te disait, par exemple, une chose folle, une chose invraisemblable, je ne

sais... Eh bien ! il faudrait venir tout de suite, tu m'entends, tout de suite, me parler.

ALICE

Mais qu'avez-vous marraine ? Que craignez-vous ?

MADAME BAILLY

Je ne crains rien. Ne te tourmente pas. Robert n'a rien à te dire. Au revoir. (*Elle gagne la porte et se retourne sur le seuil.*) Tu viendrais tout de suite, Alice, tout de suite, n'est-ce pas ? (*Elle sort.*)

SCÈNE V

ALICE, ROBERT, HILAIRE.

Dès que MADAME BAILLY *est sortie*, ALICE *se lève et gagne lentement la porte de gauche. Comme elle va pour l'ouvrir*, ROBERT *apparaît. Il fait un pas et scrute du regard la pièce trop faiblement éclairée.*

ROBERT

Seule, n'est-ce pas ? Reste là. (*Il se retourne.*)

Suivez-moi, venez par ici, Monsieur Bouche. (HILAIRE *apparaît derrière lui, tenant serviette et haut de forme.*)

HILAIRE

J'aime mieux, voyez-vous, quand vous m'appelez Bouche. A vrai dire, ce nom d'Hilaire, il me pèse, maintenant, voyez-vous?

ROBERT

Parlez moins haut, mon cher Bouche. (*Il entr'ouvre prudemment la porte du fond.*) Vous ne sortirez pas de votre hôtel avant ma visite, demain matin, ce soir peut-être. Passez devant ! Doucement, s'il vous plaît, doucement...

(ROBERT *fait signe à* ALICE *de demeurer et sort. Quelques secondes après, il est de retour.* ALICE *l'attend, anxieuse et immobile.*

SCÈNE VI

ROBERT, ALICE.

ROBERT *prend* ALICE *par la main et tous*

deux s'asseyent côte à côte. Il y a un grand silence.

ROBERT

Tourne-toi vers la lumière, que je te voie.

ALICE

Je ne songe pas à te cacher mon visage. Je suis venue ici ce soir pour apprendre ce que tu dois me dire : j'ai la figure résolue de quelqu'un qui ne peut faire qu'une chose : écouter, de tout son cœur...

ROBERT

Il y a cinq ans que tu es auprès de moi. Et maintenant, lorsqu'il m'arrive de songer à cet homme que je suis, je t'aperçois toujours à mon côté, et nos deux images me semblent inséparables dans l'avenir.

ALICE, *grave.*

Oui, Robert, inséparables.

ROBERT

Je n'ai pas eu d'autre amitié que toi. Je n'aime pas penser au temps où tu n'étais pas encore ici, où il n'y avait pas encore ton

sourire au travers de ma solitude. Maintenant, ma solitude te ressemble... Ce sont les événements qui vous décident souvent à parler des choses et ce n'est pas moi qui ai choisi cette minute. Mais, voilà ! qu'allons-nous faire, puisqu'il faut que je m'en aille, puisqu'il faut que je sorte de cette maison ?

ALICE

Arrête-toi, Robert ! J'ai souvent songé que partout où tu pourrais vivre, je pourrais t'accompagner. Ce que tu viens de dire me donne un grand courage : il y a dans notre amitié quelque chose de plus fort que l'amitié, peut-être, puisque je ne peux même pas supporter l'idée d'être séparée de toi...

ROBERT

Non, il n'est pas question d'être séparés, non ! mais il faut que je quitte sans retard cette maison et tous les gens de cette maison. Il faut que je parte.

ALICE

Ne dis pas : il faut que je parte. Depuis

longtemps, je ne pense presque plus comme ceux qui peuvent dire " moi ". Je suis une femme et tu es tellement mêlé à mes résolutions, Robert, que, secrètement, je dis " nous ", même quand je ne pense qu'à moi seule.

ROBERT

Alors, il faut nous en aller de cette maison.

ALICE

Je ferai tout ce que tu voudras. (*Un temps.*)

ROBERT

Robert Bailly ! Oh ! je vais laisser ici ce nom et cette défroque. Je m'en vais, et je n'emporterai que toi de tout ce passé que les autres m'ont fait. Comme j'ai honte d'avoir pendant si longtemps mangé la nourriture d'ici ! Je vais vivre la vie à laquelle j'ai droit. Robert Bailly ? Je suis un homme libre et inconnu. Mon nom est si obscur que je le connais à peine moi-même. Mon vrai nom est un nom timide et sans histoire, mais il m'appartient comme une humble chose.

Bailly ! Voilà un mot qui est, à cette heure, entre les dents de cent milliers d'imbéciles, et c'est la gloire ! Je m'en vais, je m'en vais ! Je n'ai jamais été le fils de cette statue...

ALICE

Qu'est-on venu te dire, pour que tu oses crier de telles choses ?

ROBERT

...J'étais enfoncé dans une obscurité gluante et froide. Il y a une douleur qui soulage et je me sens, tout à coup, comme baigné de lueurs. Je suis encore trop oppressé par cette nouvelle qu'un pauvre bougre vient de m'apporter, sans même savoir le prix de ce qu'il apportait... Tous ces gens étaient là, autour de moi, à épier mon profil, et les mouvements de ma figure. Si je souriais, ils disaient tous : voilà le sourire d'Emmanuel Bailly ! Et si j'avais l'air calme, ils pensaient tous : c'est la même gravité ! Et si je témoignais de la colère, ils se regardaient en murmurant : c'est étonnant, il lui ressemble encore dans la

force et dans la violence ! Il y a les femmes, qui sont toujours aux aguets, les sottes, les cruelles, les curieuses ! Elles écoutaient ma voix comme si c'eût été lui qui eût fait passer son souffle entre mes lèvres ! Une marionnette ! La proie de tous ces photographes et de ces journaux ! (*I s'approche de la statue d'Emmanuel Bailly.*) Tu vois bien que je ne ressemble pas à cet homme : toute l'ossature est différente. Le reste, ils l'ont transformé à force de discours et d'exemples. Il a fallu que je coupe ma barbe, comme lui, et que je coupe aussi la moustache, comme lui, et que je ramène les cheveux en arrière, comme il ramenait les siens...

ALICE

Pourquoi ne veux-tu plus ressembler à cet homme ?

ROBERT

Il y a des idées qui sont entrées si avant dans l'esprit, et depuis si longtemps, qu'on ne saurait les en arracher sans beaucoup de douleur et de sanglante colère...

ALICE

Tu dois me faire une confidence, et tu t'exaltes, et tu t'irrites, et tu parles, comme si je connaissais ce que tu ne m'as pas encore dit ? Il faut tout me dire et m'expliquer. Tu sais que personne n'est plus digne que moi de connaître ce qui te tourmente et ce qui remplit tes yeux de larmes. Ton secret me semble si terrible que je veux le savoir la première, parce que, quand tu me l'auras dit, il ne sera presque pas encore sorti de ton cœur et que nous serons plus forts, à deux, pour le garder, s'il doit demeurer ignoré...

ROBERT

Ignoré ! Certes, ignoré... Ecoute, cet homme qui est venu ce matin...

ALICE

Oui, oui, assieds-toi près de moi, et parle doucement, sans hâte, si tu peux sans colère, et, comme cela, tu ne diras pas autre chose que ce que tu veux dire...

ROBERT

Cet homme qui est venu... cet homme... oh ! mon Dieu ! comme c'est pénible... (*Il s'arrête.*)

ALICE

Calme-toi, Robert. Tu me sembles bien souffrir pour un homme qui a parlé de joie...

ROBERT

Non, je ne souffre pas ! Je suis depuis vingt-trois ans le fils d'un grand homme et je suis le plus misérable des êtres : ma vie n'a ni saveur ni raison. J'ai toujours été pour mes compagnons un objet d'envie ou d'admiration. Oh ! je suis malheureux depuis vingt-trois ans, et ce malheur n'est même pas de ceux qui peuvent inspirer la pitié. Tout homme a son caractère, ses gestes à lui, ses traits, son visage : je n'ai jamais eu droit qu'au caractère et aux gestes d'un autre, et on n'a jamais cherché en moi que l'image d'un autre et son souvenir. Ce matin encore, j'étais résigné, effacé, et quelqu'un est venu qui m'a dévoilé

la cause de cette grande fatigue et de cette envie de mourir que j'éprouvais sans cesse. Je ne suis pas le fils d'Emmanuel Bailly. J'ai grandi dans l'ombre de cet homme et lui-même et tout le monde pensait que j'étais l'héritier de sa gloire ! Alors, j'apprends aujourd'hui que cet homme n'est pas mon père, et me voilà tremblant, trébuchant, comme quelqu'un qui est sorti de la chambre moite et noire, et qui reçoit toute la clarté sur sa figure... et je ne demande qu'une chose, la solitude loin d'ici et l'oubli.

ALICE

Qu'allons-nous faire ?

ROBERT

Nous allons quitter cette ville, puisque tu dis que tu veux bien vivre où je vivrai. Regarde, toute cette pièce est pleine des livres d'Emmanuel Bailly. Non, non, ils ne sont pas sur les murs : ils sont sur mes épaules, je les porte sur mes épaules, et ils m'étouffent ! Je n'aime pas, il faut que je le dise, je

n'aime pas la pensée de cet homme, je n'ai jamais rien aimé de ce qu'il a dit...

ALICE

Mais, Robert, c'est lui qui t'a élevé et protégé ; c'est lui qui t'a aimé..

ROBERT

Oh ! ne parle pas pour lui, ou je dirai que je le déteste ! J'avais treize ans quand il est mort... il n'a jamais été aussi vivant que depuis qu'il est mort. Je n'ai pas souci d'être juste : mon heure est venue d'être injuste. Non, on ne m'a pas aimé comme je voulais l'être, comme je veux l'être et je te dis qu'on m'a trahi et enchaîné. J'aime la solitude, et je vis dans un marché. J'aimais les hommes : il a fallu que je les approche jusqu'à être incommodé de leur odeur et que je leur répète de ces paroles qui déchirent la bouche parce qu'on ne les pense pas. J'ai besoin de vivre au contact d'une nature rude et belle, mais on a fait de moi une bête de société. Tu dis qu'un homme m'a aimé, parce qu'il

m'a nourri et qu'il a fait de moi tout ce que je ne voulais pas être... Je serais un autre homme, si l'on m'avait aimé !

ALICE

Robert, tu ne sais donc pas que moi... je t'aime.

ROBERT, *glissant à genoux devant* ALICE.

Oh ! c'est vrai, pardon ! Je ne suis pas méchant, mais la colère s'agite en désordre dans mon cœur et je ne peux pas me contenir. Oui, je vais devenir bien heureux. Nous allons nous en aller, si loin qu'on ne nous connaîtra plus. Ne dis pas non ! Je veux m'en aller et les laisser ici, avec leur statue, leur gloire et leur vie de maniaques. Tu vas voir comme je vais devenir bon, jamais plus amer, et tel qu'il est dans mon destin d'être. Tu ne me connais pas encore, et tu seras émerveillée de découvrir l'homme vrai que je serai lorsque j'aurai laissé ici Robert Bailly. Je vais prendre un nom quelconque, un pauvre nom modeste et obscur, que je tâcherai de rendre grand

selon mon cœur et par mes propres forces. Tu partageras ce nom-là et ma belle existence laborieuse. J'ai écrit des livres, mais tout ce que j'ai écrit ne vaut rien : je n'ai jamais pu dire ce que je voulais ; il y avait toujours entre mon œuvre et mon esprit la muraille résistante élevée par celui qui était mon père. Je vais écrire, maintenant, ce que je me sens capable d'écrire... Oh ! Alice, puisque tu m'aimes, dis-moi que je ne suis pas seulement une ombre et que j'ai, peut-être... mon génie, moi aussi...

(*Il retient mal une espèce de sanglot et serre* Alice *dans ses bras.*)

ALICE

Oui, oui, Robert ! Oui, tu mérites d'être heureux, d'être grand ; mais te voici comme un malade que la fièvre domine, et ce n'est pas ainsi qu'on peut se résoudre et agir. Maintenant que tu sais ce que tu viens d'apprendre, certes, tu vas penser autrement et sentir plus de courage et de maturité ;

mais attends encore : il sera toujours temps de quitter ta maison plus tard, ayant bien pesé toutes choses et choisi ce qui convient le mieux à notre bonheur. Ne fais rien au milieu de cette colère, attends encore...

ROBERT, *se levant.*

Non, je ne peux plus attendre un jour, ni même une heure. Mon besoin de respirer à pleine bouche est tel qu'il lui faut satisfaction tout de suite. Peut-être que si j'attends, il ne sera jamais satisfait.

ALICE

Oui, Robert, mais n'y a-t-il personne à qui tu doives compte d'une aussi grave décision ?

ROBERT

Sachant ce que je sais, je ne dois compte de rien à personne. Demain, personne ne me connaîtra plus, et tout sera dans l'ordre.

ALICE

Tu sais qu'il te faudra fuir bien loin pour qu'on ne dise pas en te voyant...

ROBERT

Quoi ?

ALICE

... Voilà le fils d'Emmanuel Bailly...

ROBERT

Je ne veux plus qu'on dise cela !

ALICE

Comment veux-tu qu'on accepte de te donner un autre nom que celui que tu portes depuis ton enfance et que la loi t'a attaché pour toujours ?

ROBERT

Je ne veux plus de ce nom !

ALICE

Il est beau, et tu l'as porté avec honneur.

ROBERT

Il ne m'est pas dû, et il me gêne. Je le déferai comme un vêtement de parade qui vous blesse et vous déforme.

ALICE

Tu l'as pris pur, quitte-le sans violence et sans le déchirer, car tu n'en as pas le droit.

ROBERT

J'en sais qui le portent de bonne grâce et qui l'ont trahi. — Mais regarde-moi, Alice : tu dis que tu m'aimes, et, si cela est vrai, que t'importe le nom que tu recevras de moi ? Oh ! ne détourne pas tes yeux, ou je croirais que ce n'est pas moi seul que tu aimes !

ALICE

Je t'aime, Robert ! mais on ne fait que de mauvaises actions dans la colère.

ROBERT, *très concentré, sans perdre* ALICE *des yeux.*

Non, non ! tu ne dis pas ta pensée ; tu ne penses même pas ta vraie pensée ! Tu aimes... quelqu'un qui est le fils d'Emmanuel Bailly, mais ce n'est pas moi. Tu aimes... Emmanuel Bailly, mais ce n'est pas moi ! Oh ! ce n'est pas ta faute si tu ne m'aimes pas...

ALICE

Robert !

ROBERT

Non ! Tout cela est trop juste. Ici, je ne

peux avoir rien à moi seul, même pas l'amour. Je m'en vais !

ALICE

Tu ne partiras pas sans moi !

ROBERT

Je m'en vais seul ! (*Il fait quelques pas ;* Alice *se jette sur lui. A la porte du fond apparaît* Mostier.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, MOSTIER.

MOSTIER, *grave et tremblant, à* Alice.

Monte chez toi, et ne sors plus de ta chambre que ta marraine ou moi-même nous ne t'en ayons donné l'autorisation. Restez ici, Robert.

ROBERT, *prêt à sortir.*

Vous dites ?

MOSTIER

Je vous prie de rester ici.

ROBERT

Vous avez des habitudes d'autorité qui ne vous permettent plus de mesurer votre langage. Vous le voyez, Monsieur, je vais prendre mon chapeau et sortir : je ne suis pas ce soir en humeur de vous entendre.

MOSTIER

Encore une fois, Alice !

ALICE, *faiblement.*

Robert !

(ROBERT *demeure roide et muet.* ALICE *sort, sur un nouveau geste de* MOSTIER.)

MOSTIER

Le moment n'est pas venu pour moi de vous demander compte des propos que vous échangez avec ma nièce, ni du ton de ces propos. Aujourd'hui, je dois vous parler d'autre chose.

ROBERT

Mostier, vous écoutez aux portes, mais vous n'avez jamais le courage d'écouter assez longtemps.

MOSTIER

Je ne veux pas me mettre en colère et je vous laisserai m'insulter à loisir. L'essentiel est que vous demeuriez ici.

ROBERT

Non, non. Il n'est pas indifférent de régler cette question que vous avez sottement levée. Je ne veux rien laisser d'inachevé derrière moi. Que voulez-vous dire, avec ce compte que je vous devrais ? Il y a ici une jeune fille qui est, ou qui était, mon amie, mais je ne vous dois rien. Quant à mon cœur, vous ne prétendez pas y porter les mains, et... je n'ai rien de plus à vous dire.

MOSTIER

Soit ! Je ne vous en demande pas davantage et le but de notre entretien est tout autre. Robert, je sais la cause de votre grand trouble...

ROBERT

Vraiment ?

MOSTIER

Je sais sous l'empire de quelle émotion

vous voulez vous en aller d'ici, et c'est au nom de votre mère que je viens m'opposer à la cruelle folie...

ROBERT

Détrompez-vous : vous ne savez rien. Allons ! de quoi vous mêlez-vous encore ?

MOSTIER

Je ne relèverai aucune de vos paroles blessantes. Je vous dis que votre mère m'a tout à l'heure avoué...

ROBERT

Avoué ! oh ! le mot ridicule ! oh ! le mot prétentieux ! Vous avez une façon de choisir vos mots qui ne vous laisse à dire que des sottises. Ma mère n'est pas une femme qui avoue, Monsieur : c'est une femme qui ordonne...

MOSTIER

Je sais que vous avez éprouvé, aujourd'hui, un des plus cruels chagrins qui peuvent atteindre un homme de votre âge et de votre condition. Robert, je comprends qu'on soit

ébranlé profondément par une déception, par une douleur comme celles que vous avez dû ressentir. Mais je vous assure qu'il faut réfléchir profondément...

ROBERT

Qu'est-ce que cette histoire de déception, de chagrin ? Mais vous êtes dans l'erreur, mon brave homme. Le conflit qui m'intéresse se passe au-dessus de votre tête, croyez-moi, et vous traduisez ce qui vous en est sensible avec des mots à crever de rire. Je ne peux pas dire que j'aie le cœur léger aujourd'hui : pour sûr, ce serait mentir. Mais je ne suis pas un homme déçu. Pensez-vous, par hasard, que j'aie besoin de consolations et venez-vous m'en procurer ? Non, non, j'ai besoin de solitude et de liberté, et ce sont des choses que je ne peux pas trouver ici. Eh bien ! laissez-moi passer, mon bon Monsieur...

MOSTIER

Au nom de votre mère, je ne vous laisserai pas sortir aujourd'hui !

ROBERT

Que voulez-vous faire au nom de ma mère ? Ma mère devrait savoir qu'il y a quelques circonstances rares où on ne peut pas se faire remplacer. Vous n'allez pas jouer avec moi, qui suis un homme, comme avec un bambin ! Adieu !

MOSTIER

Il faut croire que vous n'êtes pas encore un homme, Robert. Songez aux conséquences d'une fugue, ce soir, à la veille d'un tel jour, dans un moment où toute l'attention de la société est fixée sur vous. Il est naturel que vous soyez malade ; il est même admissible que vous vous dérobiez, par lassitude, aux obligations que nous impose à tous la gloire de votre... de votre père. Mais vous ne pouvez pas faire ostensiblement un acte qui, par son étrangeté, par son caractère imprévu, contraire à tout ce qu'on sait de vous-même et de votre famille, va déchaîner la curiosité d'un public beaucoup trop enclin

à ne connaître des grands hommes que leur infortune, ou leurs ridicules. Votre départ, votre éloignement à la veille du jour où la gloire d'Emmanuel Bailly entre dans l'éternité, tout cela représente une sorte de trahison...

ROBERT

Qu'ai-je donc à faire avec la gloire d'Emmanuel Bailly ? Vraiment, c'est au nom de ma mère que vous venez me tenir ce petit discours pour inauguration ? Reculez-vous, Mostier, que je vous regarde et que je mesure en même temps toute la stupidité que l'on peut mettre à défendre sa cause. Oh ! misère ! voilà les paroles que ma mère m'envoie dire à cette minute où je veux quitter sa maison !

MOSTIER

Robert ! Robert ! je vous en conjure, ne criez pas si fort. Songez que l'hôtel est plein de monde, ce soir, qu'il y a peut-être même du monde dans le grand salon et qu'on peut vous entendre...

ROBERT

Oui, oui, vous craignez un scandale : allons ! lâchez ce mot ! vous craignez un scandale et voilà pourquoi vous me priez de parler bas, et voilà pourquoi vous redoutez tout d'une âme indocile et furieuse, et voilà pourquoi vous avez entrepris de me conserver ici jusqu'à ce que soit passé ce que vous appelez ma douleur et ma déception ! Oh ! je ne sais ce qui me retient maintenant de les ouvrir toutes grandes, ces portes, et de crier, de crier...

MOSTIER, *affolé.*

Je vous en prie, Robert, Robert !

ROBERT

Mais allez-vous me laisser tranquille ! Voulez-vous ne pas me toucher, voulez-vous me délivrer de vos mains ou je vous gifle...

(*Entre* MADAME BAILLY, *roide et calme.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADAME BAILLY.

MADAME BAILLY

Laissez-le, Mostier.

MOSTIER, *hors d'haleine.*

Madame, madame, ce n'est plus un homme, c'est un dément, c'est un forcené...

MADAME BAILLY

Eh bien, retirez-vous, mon cher ami ; et laissez-nous, mon fils et moi.

MOSTIER

Certes, Madame, car je ne réponds plus de moi. (*Il sort.*)

SCÈNE IX

ROBERT, MADAME BAILLY, à la fin MOSTIER.

ROBERT, *défait et hors de lui.*

Je veux m'en aller d'ici ! Pourquoi avez-vous envoyé cet homme ? Pourquoi venez-

vous, vous-même ? Pourquoi est-il dit que je rencontrerai devant cette porte tous ceux que je ne veux plus voir ? Et serait-ce vous aussi qui avez envoyé Alice ? Allons, puisque vous ne répondez pas, laissez-moi vous dire adieu. (MADAME BAILLY *demeure immobile, sans répondre.*) Pardonnez-moi : il serait peut-être séant qu'après cette découverte que j'ai faite aujourd'hui, je fusse à cette heure ténébreux et pâle et que je me jette contre votre sein pour que nous pleurions ensemble. Il n'en est pourtant pas ainsi et je me sens moins accablé que délivré...

MADAME BAILLY, *calme et froide.*

Tais-toi !

ROBERT

Oh ! je ne sais si vous pouvez me comprendre ; mais pourquoi m'avez-vous écrasé patiemment sous la gloire de cet homme qui n'est pas mon père ? J'ai formé le projet d'être désormais moi-même et je sors d'ici pour réaliser ce projet. Ne me regardez pas

avec cette assurance : vous ne m'avez pas élevé à être pitoyable aux faiblesses des autres, mais seulement dans le culte d'une gloire dévorante dont je fais complètement fi depuis tantôt. Je serais parti secrètement, paisiblement, si tout le monde ne s'était pas opposé à ma volonté. Mais vous n'avez aucune honnête raison de me retenir... et je suis quand même trop malheureux pour vous entendre parler d'affection.

MADAME BAILLY, *même jeu.*

Tais-toi !

ROBERT

Oh ! non, je ne me tairai point. (*Il gagne un des rayons de la bibliothèque.*) Tenez, il y avait ceci à moi dans la maison : ces trois petits livres que j'ai écrits. (*Il arrache trois livres qu'il jette à terre.*) Vous savez bien qui me les a dictés ces livres. Ils ne sont pas plus à moi que le reste. Je n'ai rien dit là de ce que j'avais à dire, de ce qu'il faudra bien que je dise. Ce sont de mauvaises copies de

tous ceux-ci, de tous ceux-ci... (*Il arrache de grands volumes qu'il jette à terre.*) Oh ! je vous en veux de ne pas avoir su m'aimer de façon à m'épargner ou toute ma vie, ou cette seule minute...

MADAME BAILLY, *mouvement vers Robert*

Tais-toi, Robert !

ROBERT

Mais pourquoi voulez-vous que je me taise ? Avez-vous peur aussi du bruit, avez-vous peur du scandale ? Vous ne redoutez que la franchise : vous pouvez bien me le dire, à moi, aujourd'hui. Votre maison est pleine de monde, je le sais ; tous ces gens ont maintenant le ventre rempli par vos soins, et vous craignez que ma voix ne les atteigne, car ils sont ici-dessous, là derrière, à droite, à gauche, et partout ! Vous craignez que je ne perde la raison, peut-être, à l'heure même où vous menez à bien votre besogne et où la gloire de votre mari touche à son comble. (*Il est devant la statue.*) Pauvre

homme ! pauvre grand homme ! Servi par les imbéciles, trahi par les autres ! Voulez-vous donc qu'il me fasse pitié ! Quel respect réclamez-vous de moi pour la mémoire d'un homme que vous avez trompé ? Car cela est vrai, vous l'avez trompé, et vous m'avez trompé plus que lui-même...

MADAME BAILLY, *avec fermeté et à voix basse.*

Je ne t'ai pas trompé, mon enfant. Tu es ce que tu devais être, ce que tu pouvais être.

ROBERT

Vous avez fait de moi une ombre. Comptez que maintenant je vais avoir mon âme... et mon génie !

MADAME BAILLY

Et moi qui suis ta mère, et moi qui te connais, je dis que ta destinée est ici, et que ton âme ne peut plus être étrangère à celle de cet homme.

ROBERT

Je ne connais plus cet homme !

MADAME BAILLY

Si c'était vrai, tu ne craindrais pas de regarder son image.

ROBERT

Eh bien, je la regarde.

MADAME BAILLY

Vois comme tu lui ressembles quand même.

ROBERT

Ne dites pas cela, ou je m'arrache le visage.

MADAME BAILLY

Tu lui ressembles encore par ce qui demeure sous le visage.

ROBERT

Vous savez que je suis capable de choses téméraires !

MADAME BAILLY

Je sais bien que tu ne pourras plus l'oublier.

ROBERT

Oh ! ne me mettez pas au défi ! Ou je la renverse, votre statue. (*Il s'est itéprécip.*)

MADAME BAILLY, *contre la statue.*

Il en a d'autres plus grandes dans le monde !

ROBERT

Il ne faut pas me mettre au défi !

MADAME BAILLY

Pousse-la donc sur moi, mon enfant !

(ROBERT, *égaré, tombe sur les genoux.* MADAME BAILLY *lui pose une main sur la tête.*)

ROBERT, *dans un gémissement.*

Que voulez-vous ? Que me voulez-vous ?

MADAME BAILLY

Te pardonner tout ce que tu viens de dire et de faire.

(ROBERT *se prend à sangloter furieusement.*)

ROBERT

Oh ! Je ne veux pas pleurer ! je ne veux pas ! je ne veux pas...

MADAME BAILLY, *l'attirant contre elle.*

Il ne suffit pas de ne pas vouloir, et tu n'en as jamais eu tant besoin. Ne dis plus rien. (*Elle se penche et l'embrasse.*) Il suffit que tu sois mon fils. Et je ne pouvais pourtant pas t'embrasser avant. Mais, maintenant, te voici comme lorsque tu étais petit, et tu ne voudras plus me rendre malheureuse.

ROBERT, *d'une voix étouffée.*

Dites-moi que vous me laisserez partir.

MADAME BAILLY

Non, non, je ne te laisserai pas partir. Tu es mon fils, et tu n'iras pas ailleurs... Que pouvais-je faire de toi ? Cet homme devenait grand et comme je n'étais plus folle, j'ai voulu que tu lui ressembles et que tu deviennes son fils.

ROBERT, *même jeu.*

Il fallait m'abandonner, et ne pas m'enrouler dans ces mensonges... il fallait me laisser devenir l'homme que j'aurais pu devenir tout seul.

MADAME BAILLY

Il n'y a pas de destin manqué. Crois-moi : on ne devient pas un autre homme que celui que l'on pouvait être. Et comment t'aurais-je abandonné, Robert, puisque moi, je t'aimais ? Je ne t'ai jamais vu pleurer jusqu'à cette minute, et je suis presque heureuse : parce que ton père, (*Regard vers la statue.*) avait un cœur abondant et large et qu'il savait pleurer. Maintenant, voici que tu lui ressembles encore par les larmes.

ROBERT, *vaincu.*

Oh ! mère !

MADAME BAILLY

Que pouvais-je faire ? Que puis-je faire pour toi, qui ne soit pas ce que j'ai fait ? Les événements sont venus, qui sont plus forts que les désirs d'un seul homme. J'ai souvent pensé qu'un jour pourrait arriver où l'orage s'ouvrirait sur toi, et je redoutais et j'attendais ce jour, pensant que si je ne te perdais

pas dans la tempête tu serais ensuite plus complètement à moi. Et l'orage est passé...

ROBERT

Oh ! mère !

MADAME BAILLY

Oui, oui, il est passé. Et ne dis plus que tu veux me quitter : tu n'en as plus le droit. Que peux-tu faire contre cette grande figure, au moment où nous n'allons même plus pouvoir rien faire pour elle ? Elle envahit le monde, et le nom d'Emmanuel Bailly n'est pas de ceux qu'on peut oublier : Il est déjà dans l'éternité ! Je me suis dévouée à sa grandeur avec d'autant plus de soumission que je l'avais méconnue. Pardonne-moi, mais je t'ai emporté dans mon vœu, puisque tu étais le seul témoin de ma faiblesse. Ne veux-tu pas que je demeure pardonnée ? Reste à côté de moi et nous consumerons un avenir héroïque et beau, et l'on n'est pas sacrifié dès qu'on accepte le sacrifice. — Je n'ai jamais prié personne aussi longuement que je viens

de te prier, mon enfant, et je suis prête à me mettre à tes genoux si ton cœur l'exige.

ROBERT

Je ne demande rien. Que voulez-vous que je fasse ?

(*A partir de ce moment*, MOSTIER, *qui a pénétré sans bruit dans la pièce, s'occupe discrètement à ramasser pour les remettre à leur place les livres que* ROBERT *a dispersés dans sa fureur*. MOSTIER *veillera ainsi au bon ordre de la pièce, puis il allumera peu à peu toutes les lampes et donnera finalement tout l'éclairage.*)

MADAME BAILLY

Je veux que tu ne fasses rien contre ta volonté.

ROBERT

Eh bien ! mère, ma volonté sera la vôtre.

MADAME BAILLY

Non. Ta volonté peut aller de concert avec la mienne, mais ce n'est pas la mienne. Regarde-moi, mon fils : ne détourne pas les

yeux, ne me fais pas la honte de détourner tes yeux. Laisse-moi essuyer ce visage, et ranger ces cheveux, et mettre un peu de paix dans ces traits. C'est bien, je te reconnais : je reconnais mon fils qui ne voudra plus me tourmenter et qui me laissera vieillir avec honneur.

(MOSTIER *est allé ouvrir les deux battants de la porte du fond, puis une seconde porte donnant accès dans un vaste salon dont on aperçoit les lumières.*)

MOSTIER, *à l'oreille de* MADAME BAILLY.

Madame, Monsieur le conseiller Treuillebert et tous ces messieurs insistent beaucoup pour vous entretenir encore ce soir.

MADAME BAILLY

Robert, m'offrirez-vous votre bras pour aller rejoindre ces messieurs ? (ROBERT *soumis se lève, avec un signe de tête.*) Allez, Mostier, nous vous suivons.

(MOSTIER *sort et l'on entend bientôt une vive rumeur de conversations. La galerie*

se remplit de groupes qui s'acheminent vers la bibliothèque. Madame Bailly, *debout en face de* Robert, *le regarde avec une attention ardente, comme pour s'assurer de lui. Puis, brusquement résolue, elle tend un bras que* Robert *prend. A ce moment, les groupes d'invités envahissent la scène. On entend un murmure pressé de conversations et d'accueil.)*

RIDEAU

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX-NEUF
JUILLET MIL NEUF CENT VINGT PAR
L'IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE,
QUAI ST. PIERRE, BRUGES, BELGIQUE.

